

LA FORÊT
D'HERMANSTAD,

OU

LA FAUSSE ÉPOUSE,
MELODRAME EN TROIS ACTES.

Par M. CAIGNIEZ;

Musique de MM. QUAISAIN ET DARONDEAU;

Ballet de M. RICHARD;

*Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de
l'Ambigu-Comique, le 4 décembre 1805.*

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, Palais-Royal, galerie derrière le Théâtre-
Français, n° 51.

1810.

L'aventure plus qu'extraordinaire attribuée par un auteur Allemand à la mère de Charlemagne, aventure qu'on peut se rappeler d'avoir vue citée dans nos journaux, il y a quelques mois, a donné l'idée de cette pièce. Ce n'est point, sans doute, un sujet historique, à moins de considérer comme tels les contes bizarres dont les vieilles chroniques ont par fois consacré la tradition.

PERSONNAGES.

ALMARIC.
ELISENE.
OLFRIDE.
OSWALD.
BOESLAS.
LUDERS.
BOLMANN.
GERTRUDE.
KARLL.
STORC.
ORLAFF.

ACTEURS.

MM. Tautin et Fresnoy.
Mlles Lévesque et Adèle Dupuis.
Mlles Bourgeois et Leroy.
M. Defresne.
MM. Vigneaux, Saint-Clair et Sallé.
M. Raffile.
MM. Dumont et Boisselot.
Mlles Lagrenois et Fresnoy.
MM. Melcourt et Klein.
M. Stockleit père.
M. Delaporte et Stockleit fils.

PERSONNAGES MUETS.

Bulgares, de la suite d'Elisène.
Officiers, Gardes et Gens d'Almaric.
Gens d'Oswald.
Nobles et dames de la cour, dansans.
Paysans, Paysannes, dansans.

La scène est, aux deux premiers actes, dans un château en ruines et dans une auberge au milieu de la forêt d'Hermanstad. Le troisième acte se passe à Hermanstad, dans le jardin du palais des ducs de Transilvanie.



LA FORÊT
D'HERMANSTAD,
OU
LA FAUSSE ÉPOUSE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle gothique en ruines. Deux grandes fenêtres, dans le fond, ne conservent que des fragmens d'un vitrage de couleur. On voit, à travers les vides de ce vitrage, la cour du château, remplie d'arbustes et d'herbes sauvages qui ont cru parmi les décombres, au-delà desquels est le massif de la forêt. A l'un des côtés de la scène est une petite niche à hauteur d'homme, fermée d'une petite porte de fer, avec une serrure.

SCÈNE PREMIÈRE.

OLFRIDE, KARLL, *entrant par la gauche.*

(Olfride entre la première, enveloppée de son manteau et tenant un masque noir à la main; son manteau couvre une robe blanche. Elle traverse le théâtre, et va pour sortir par la droite.)

KARLL.

QUOI! madame, vous voulez donc parcourir tout le château?

OLFRIDE, *regardant vers la droite.*

J'aperçois une porte au bout de ce corridor; je veux voir... Attends-moi là. *(Elle sort.)*

SCÈNE II.

KARLL.

Quelle femme! rien ne l'effraie. Pour moi, la vue de ces ruines me gêne singulièrement la respiration. Que cette affreuse solitude est bien faite pour l'exécution de sinistres desseins! Qu'entends-je? Bon! c'est le bruit que fait Olfride, en marchant dans ces longs corridors. Mais la voilà qui revient.

SCÈNE III.

OLFRIDE, KARLL.

OLFRIDE.

Karll, nous attendrons dans cette salle; on voit mieux d'ici ce qui se passe au-dehors. Ah! *(Elle écarte son manteau.)* Ce mas-

que, qui depuis ce matin me couvre le visage, ce manteau... il est bien temps que je respire !

KARLL.

Ma foi, madame, jè vous félicite de pouvoir respirer ici ; ce château a pourtant été habité autrefois ! On a peut-être donné jadis des fêtes brillantes dans cette salle aujourd'hui si délabrée !

OLFRIDE.

Laisse là tes réflexions. Tu as bien recommandé aux gens qui nous ont amenés de ne point venir ici qu'on ne les appelle ?

KARLL.

Oui, madame, ils sont là-bas auprès de leur chevaux qu'ils soignent.

OLFRIDE.

Ils n'ont point montré de curiosité sur ce mystérieux voyage ?

KARLL.

Des gens bien payés, comme ils le sont, gagnent leur argent sans s'inquiéter du pourquoi ; ils ne vous ont vue que masquée, soyez tranquille à leur égard.

OLFRIDE.

Mais cette paysanne que tu as voulu prendre pour guide...

KARLL.

Ne craignez rien, elle est encore avec nos gens, et ne sera libre de s'en aller que quand nous nous en irons nous-mêmes.

OLFRIDE.

J'aurais préféré qu'on se fût passé d'elle.

KARLL.

Le moyen ? comment aurions-nous pu, sans elle, trouver ce château inhabité ; au milieu d'une forêt aussi vieille que le monde. Votre frère Oswald a eu beau me tracer ma route, m'indiquer les sentiers, et jusqu'à me compter les arbres. C'est fort bon pour lui, qui, avant son départ pour la Bulgarie, est venu lui-même reconnaître les lieux ; mais, moi, je me serais égaré cent fois, et jamais nous ne serions arrivés à temps à ce rendez-vous où il est si important, m'a-t-il dit, que vous vous trouviez.

OLFRIDE.

Pourvu qu'Oswald ne se fasse pas trop attendre.

KARLL.

Il ne peut tarder ; sa marche est calculée. Voilà bientôt deux jours que je l'ai quitté ; or, il m'a dit, en m'envoyant en avant : Va chercher ma sœur dans sa retraite, et sois avec elle, après demain vers le soir, dans les ruines du château de la forêt d'Hermanstad, c'est à-peu-près l'heure où nous arriverons.

OLFRIDE.

Allons, nous avons encore deux heures de jour.

KARLL.

Mais quel peut être le but de ce rendez-vous ? Oswald se

détourner ainsi de sa route pour venir dans ce lieu désert , surtout amenant avec lui la princesse de Bulgarie qu'il vient d'épouser au nom d'Almaric , notre souverain , cela me passe !

OLFRIDE.

Je le crois bien.

KARLL.

Elle est vraiment charmante , cette princesse. Je suis sûr que , lorsqu'Almaric verra son épouse....

OLFRIDE.

Il ne la verra jamais.

KARLL.

Il ne la verra jamais ?

OLFRIDE.

Mon frère me prescrit par sa lettre de t'instruire de tout ; nous pourrons avoir besoin de ton zèle et de ton adresse ; écoute : Tu sais la haute faveur dont jouit Oswald auprès d'Almaric , duc de Transylvanie , notre maître ; mon frère a voulu fixer cette faveur et la rendre inébranlable ; il avait d'abord le projet vague d'engager un jour Almaric à m'offrir sa main , c'est pour cela que , depuis mon enfance , il m'avait toujours tenue éloignée de la cour d'Hermanstad , ne voulant me montrer au Prince que lorsque j'aurais pu réunir tout ce que l'art de plaire et les talens aimables peuvent ajouter aux agrémens de la nature. Almaric ne m'a donc point encore vue. Il y a quelque temps qu'un étranger , parlant devant le duc de la jeune Elisène , fille du roi de Bulgarie , en exalta les charmes avec tant de chaleur , qu'Almaric conçut le plus violent désir de faire vérifier ce rapport. Mon frère eut ordre de partir pour la Bulgarie ; il forma aussitôt le projet le plus audacieux ; il vint me le communiquer et me développer ses moyens. J'hésitai ; mais il me fit voir le portrait d'Almaric. L'ambition aurait peut-être été insuffisante ; l'amour me détermina , et je consentis à tout avec transport. Oswald avait reçu ce portrait des mains d'Almaric pour le montrer à la princesse et à son père. Il part. Quelques mois s'écoulent , et Almaric reçoit enfin des nouvelles de Bulgarie. Oswald mande à son maître : « La vue de votre portrait a favorablement prévenu le Roi et surtout sa fille Elisène ; je vous adresse en échange celui de cette Princesse ; j'attends vos ordres. » Almaric contemple le portrait , s'enflamme d'amour et se hâte de transmettre à son favori les pouvoirs nécessaires , pour traiter de l'hymen de la princesse et l'épouser en son nom. Mais , mon cher Karll , apprends que ce portrait , dont l'effet fut si prompt sur les résolutions du duc de Transylvanie , n'est point celui de la princesse Elisène , c'est le mien , dont Oswald avait eu soin de se pourvoir avant son départ.

KARLL.

Qu'entends-je ?

OLFRIDE.

Autre précaution : excepté toi , tous ceux dont mon frère s'est fait suivre dans ce voyage , ne m'ont jamais vue , ils n'ont pas vu davantage la princesse Elisène , quoiqu'ils l'aient accompagnée pendant cette longue route.

KARLL.

Effectivement , moi seul ai pu l'apercevoir au temple où j'étais avec mon maître. Depuis ce moment , nous ne l'avons jamais vue que voilée ; mais nous savions que c'est l'usage des dames de Bulgarie.

OLFRIDE.

Ainsi , tu le vois , la sœur d'Oswald va cesser d'exister sous le nom d'Olfride , elle sera pour Almaric cette Elisène qu'il adore. Il doit venir aujourd'hui à ma rencontre ; et c'est moi qui lui représenterai l'anneau nuptial qu'Oswald a dû me donner de sa part ; c'est moi qui lui montrerai les vêtemens , les pierreries et les riches dons de mon père que j'apporte de Bulgarie ; enfin , c'est moi qui , plus qu'Almaric peut-être , vais régner sur le Transilvanie. (*Karll regarde Olfride avec stupefaction.*) Eh bien ! Karll , tu te tais ?

KARLL.

Madame , la grandeur de vos projets me rend stupéfait d'admiration. Mais la puissante duchesse de Transilvanie , puisque décidément vous voulez l'être , me permettra-t-elle de lui demander ce que va devenir la véritable princesse de Bulgarie , cette Elisène ?

OLFRIDE.

C'est ce que mon frère va décider à son arrivée....

KARLL.

Et c'est dans ce lieu désert qu'on va décider de son sort ! Madame , je n'ai qu'une grâce à vous demander ; ne m'employez pas , je vous en prie , dans ces sortes d'opérations qui exigent un certain courage que la nature ne m'a pas donné.

OLFRIDE.

Sois tranquille ; il ne sera question pour toi que de parler dans le temps et de la manière qu'on te le prescrira ; mais s'il t'échappait la moindre indiscretion....

KARLL.

Je sais fort bien ce qui m'en arriverait. D'ailleurs , vous avez , pour garant de mon dévouement sans bornes , mon sincère attachement.

OLFRIDE.

Et ton intérêt.

KARLL.

J'y pensais aussi , madame. Mais , quand j'y songe.... un événement , dont j'ai été témoin , favorise merveilleusement vos projets !

OLFRIDE.

Un événement.... (*On entend un son de cor éloigné.*) Qu'entends-je ?

KARLL.

C'est l'arrivée de votre frère. Il m'a prévenu qu'il nous en avertirait de cette manière.

OLFRIDE.

Je brûle d'impatience ! mais achève Karll ; de quel événement allais-tu me parler ?

KARLL.

Le roi de Bulgarie avait chargé Boleslas, l'un de ses grands officiers, ainsi que deux dames de sa cour, d'accompagner la princesse. Il y a bientôt un mois, nous étions arrivés sur les frontières de la Moldavie, lorsqu'un soir, dans un chemin affreux qui cotoyait une rivière profonde, des brigands tombèrent à l'improviste sur la voiture où se trouvait la princesse avec les deux dames et Boleslas. Nous courûmes à leurs secours, mais nous ne pûmes sauver que la princesse ; les autres avaient été frappés et précipités dans les flôts.

OLFRIDE, avec effroi.

Ciel ! que m'apprends-tu ?

KARLL.

Il faut avouer que le hasard vous a délivrée là de bien dangereux témoins.

OLFRIDE, à part.

Le hasard ! Ah ! c'est un coup d'Oswald !

KARLL.

Madame, il me reste toujours une inquiétude sur votre sûreté. A-t-on pourvu à tout ? ne peut-il pas survenir des conjonctures qui fassent soupçonner la vérité ?

OLFRIDE.

Ta supposition me fait frémir ! mais tu connais Oswald, et tu dois croire que, quand nous jouirons du plein exercice de notre autorité, il ne sera pas facile de nous l'arracher. Au reste, ce danger est encore éloigné ; les communications entre la Bulgarie et la Transilvanie sont si rares ! ces deux états séparés par les Moldaves et les Valaques, peuples encore à demi-sauvages... Vas, de long-temps nous n'avons rien à craindre.

KARLL.

Madame, voici votre frère et la princesse avec lui.

(On voit à travers les fenêtres Oswald avec quelque gens qui aident la princesse à traverser les décombres. Elle est voilée.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, OSWALD, ELISENE voilée, entrant par la gauche.

(Elisène a un riche Doliman au-dessus d'une robe blanche, une espèce de turban avec un diadème, des pierres brillantes aux oreilles, au cou et au bras.)

OSWALD, *durement à Elisène qu'il tient par le bras.*

Allons donc, madame; qui vous fait ainsi chanceler à chaque pas ?

ELISENE.

Le changement subit de votre ton, après tous les égards que vous m'avez prodigués sur la route; cette violence avec laquelle vous me serrez le bras, pour me forcer à vous suivre : qu'est-ce que cela signifie, Oswald ?

OSWALD.

Vous le saurez bientôt.

ELISENE.

Vous me faites frémir ! en quels lieux suis-je donc ?

OSWALD.

Regardez. Vous pouvez maintenant lever votre voile.

ELISENE, *se découvrant et poussant un cri d'effroi.*
Grand dieu ! perfide Oswald, où m'as-tu conduite ?

OSWALD.

A la mort ! si, par vos cris ou vos démarches, vous cherchiez à nuire à nos desseins.

ELISENE.

Qu'entends-je ? (*Elle reste immobile d'étonnement.*)

OSWALD, *à Olfride.*

Ma sœur, il faut que nous confériions ensemble.

ELISENE, *à part.*

Sa sœur !

OLFRIDE, *montrant la droite.*

Karl, conduis madame dans la chambre qui est au bout de ce corridor, et tu l'y renfermeras.

ELISENE.

De quel affreux complot vais-je devenir victime ? (*à Oswald*)
De grâce, expliquez-moi....

OSWALD.

Obéissez, madame.

(*Elisène, après avoir vainement imploré Oswald et Olfride, suit Karl, avec l'expression du plus grand effroi et en levant les yeux au ciel.*)

S C E N E V.

OSWALD, OLFRIDE.

OLFRIDE.

Eh bien ! mon frère, tu vas me dire....

OSWALD.

Un moment. Quelle est cette paysanne que j'ai aperçue là-bas quittant vos gens et s'enfuyant à toutes jambes ?

OLFRIDE.

Elle s'est enfuie ? on devait cependant.... n'importe, point d'inquiétude ; c'est un guide dont l'ignorance des lieux nous a forcés de nous servir ; nous avons rencontré cette fille dans

la forêt, elle revenait d'une fête voisine, tenant un paquet sous le bras. Une pièce d'or l'a déterminée à nous conduire ici.

OSWALD.

Fort bien.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, KARLL.

OSWALD, à Karll qui entre.

Que t'a-t-elle dit, Karll !

KARLL.

Rien, seigneur. A peine est-elle entrée dans cette chambre, qu'elle est allée tomber à genoux auprès de la fenêtre, et s'est mise à prier le ciel avec une ferveur...

OLFRIDE.

Il suffit. As-tu fermé la porte ?

KARLL.

Ma foi, tous mes efforts n'ont pu la faire mouvoir ; mais votre prisonnière montre une douleur si tranquille, que je ne pense pas qu'elle songe en ce moment à vous échapper.

OSWALD.

Karll, va rejoindre nos gens, et veille à ce qu'aucun d'eux n'ait la curiosité de s'appeler d'ici. Cependant, tu te tiendras à portée de m'entendre si je t'appelle.

(Karll sort par la gauche.)

SCÈNE VII.

OSWALD, OLFRIDE.

OSWALD, avec joie.

Ma chère Olfride, tout succède au gré de nos vœux. Duchesse de Transilvanie, tu vas oublier que tu dois le jour à l'un des plus obscurs vassaux d'Almaric, pour ne parler à tout le monde que du roi, ton père, et de la cour de Bulgarie, dont tu faisais l'ornement ; mais pour te mettre à portée d'en parler, comme de choses qui te soient personnelles, j'aurai soin qu'avant la fin de cette journée tu sois suffisamment instruite de tout ce qu'il t'est indispensable de savoir. Ne nous occupons en ce moment que d'Elisère : j'ai avec moi deux hommes intrépides, que l'or, que je leur distribue avec mesure, rend pleins d'ardeur pour l'exécution de mes ordres. Ce sont les Valaques qui m'ont servi de guides dans les déserts qu'il nous a fallu traverser ; c'est sous ce rapport que leur présence n'est point suspecté à ma suite. Ils m'ont déjà bien servi ; Boleslas, ambassadeur du roi de Bulgarie et les dames bulgares qui accompagnaient Elisère...

La Forêt d'Hermanstadt.

B

OLFRIDE.

Karll me l'a conté. Ainsi la princesse n'a plus auprès d'elle personne qui l'ait connue à la cour de son père ?

OSWALD.

Personne, Il ne nous reste que quelques gens de Boleslas, tous de condition obscure, qui n'approchaient pas de la princesse et n'ont jamais pu la voir à visage découvert ; ils ne nous seront cependant point inutiles ; ils sont Bulgares ; il faut qu'on envoie à ta suite ; leur présence fortifiera la vraisemblance de notre supposition. Mais parlons d'Elisène.

OLFRIDE.

Eh bien ?

OSWALD.

Va la trouver ; et, pour la forcer à changer avec toi de vêtements, emploie la menace, jette l'effroi dans son âme ; dis-lui qu'elle n'a que ce moyen de conserver sa vie, que ses cris seraient vains, et que tous ceux qui nous accompagnent nous sont dévoués. Qu'elle te remette aussitôt les papiers qu'elle a sur elle, le portrait de son père, enfin tous ses bijoux. Hâte-toi de revêtir son riche doliman et de ceindre ta tête de son brillant diadème.

OLFRIDE, avec inquiétude.

Ensuite ?

OSWALD.

Nous partirons. Le reste regarde les deux Valaques dont je t'ai parlé.

OLFRIDE.

Quoi ! tu veux...

OSWALD.

Non... non. (*A part*). Il ne faut pas l'effrayer. (*Haut.*) Mes deux Valaques se chargent de l'emmener dans leur pays, où elle vivra dans la captivité et d'où jamais on ne la verra revenir, je puis t'en répondre. (*Il va à la fenêtre et appelle.*) Karll !

OLFRIDE.

Ce Karll est-il bien sûr ? cette pitié qu'il montre pour la princesse...

OSWALD.

Depuis vingt ans qu'il me sert, je puis compter sur lui ; mais le voici. Va trouver Elisène : nous n'avons point de temps à perdre
(*Olfride sort par la droite.*)

SCÈNE VIII.

OSWALD, KARLL.

OSWALD.

Storc et Orlaff sont-ils là ?

KARLL.

Qui ? vos deux guides, dont les mines sinistres me font toujours trembler chaque fois qu'ils me regardent ?

OSWALD.

Oui, eux-mêmes. Où sont-ils ?

KARLL.

Ils sont là-bas silencieusement assis aux deux côtés du perron ; leur attitude immobile les ferait prendre pour ces monstres en pierre qu'on voit menacer les passans aux portes des châteaux.

(Il fait quelques éclairs.)

OSWALD.

Reste ici tandis que je vais leur parler. (Il sort par la gauche.)

S C E N E I X.

(Le tonnerre gronde dans le lointain.)

KARLL.

Ah ! que je voudrais être loin de ce maudit château ! voilà un orage qui se prépare ; si le tonnerre tombait sur quelqu'un de ces vieux murs... (Il aperçoit la petite niche fermée d'une porte de fer et la tâte.) A quoi servait cette niche ? elle est fermée à clef. S'il y avait là quelque trésor ! (Il tire son sabre, et de la pointe il essaie d'ébranler la porte de fer.) Ma foi cela tient encore solidement ! (Il force la serrure. La niche s'ouvre et l'on voit tomber une petite chaîne qui tient par le haut.) Tiens ! ce n'est qu'une chaîne ! on l'a renfermée là bien précieusement ! A quoi servait-elle ?

S C E N E X.

OSWALD, KARLL, les deux Valaques STORC et ORLAFF.

Ce dernier tient un petit paquet sous le bras. (Nuit.)

OSWALD, aux deux Valaques qui le suivent.

Entrez. (A Karll.) Que fais-tu là ?

KARLL, montrant la chaîne.

Vous la voyez, je viens de trouver dans cette niche...

(Il essaie de tirer la chaîne, mais inutilement.)

STORC.

Seigneur, où est donc la personne ?

OSWALD, montrant la droite.

Dans une chambre, au fond de ce corridor.

STORC, allant pour sortir.

Allons, Orloff.

OSWALD, vivement.

Attendez. La princesse est avec elle en ce moment. Vous allez la voir sortir, et dès que nous serons dehors de cette salle, allez aussitôt et sans pitié...

(Une grosse cloche résonne. C'est Karll qui, impatienté de ses efforts inutiles, a tiré la petite chaîne de toutes ses forces et a mis par là une cloche en mouvement, ce qui interrompt et fait tressaillir Oswald et les deux Valaques. Karll, effrayé, laisse échapper la chaîne et la cloche sonne encore quelques coups.)

OSWALD.

Qu'est-ce donc ?

KARLL.

Je n'y conçois rien , seigneur , je tirais cette chaîne de toutes mes forces , je la sentais venir à moi , lorsque... Voyons donc...
(*Il va pour tirer encore la chaîne.*)

OSWALD, *lui saisissant le bras.*

Malheureux ! finiras-tu ? tu ne sens donc pas le danger...

KARLL.

Pouvais-je deviner que c'était le cordon de la cloche du château qu'on avait renfermé dans cette niche ? Je voudrais bien savoir ce que vont dire les habitans du voisinage , qui , de mémoire d'homme , sans doute , n'ont jamais entendu sonner cette cloche !

OSWALD.

Belle réflexion !

(*On entend du bruit au dehors. Oswald regarde vers la gauche, et se retournant vers Karll avec humeur.*)

Peste soit de ta sottise ! voilà tous nos gens qui s'approchent et à qui la curiosité fait oublier mes ordres.

KARLL.

Il n'y a qu'à les renvoyer , seigneur.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS , gens de la suite d'Oswald , quelques Bulgares paraissent , les uns au bord de la coulisse , à gauche , les autres aux fenêtres en dehors ; OLFRIDE , avec le doliman et le diadème de la princesse , entrant précipitamment par la droite.

OLFRID, *en entrant.*

Qu'ai-je entendu , mon fr...

OSWALDE, *l'interrompant vivement.*

Princesse , vous voyez vos fidèles serviteurs qui brûlent de vous présenter leurs hommages. (*A ses gens.*) Mes amis , rendez grâce au hasard qui vous procure la faveur de contempler , pour la première fois , sans voile , votre aimable souveraine. Ses bienfaits seront le prix de votre zèle et de votre dévouement. (*Tous s'inclinent avec respect devant Olfride.*) Retirez-vous , mes amis. Qu'on prépare les voitures , nous allons continuer notre route , (*Tous les gens se retirent.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS , excepté les Bulgares et les Gens d'Oswald.

OSWALD, *bas à Olfride.*

Tu vois , leur erreur est complète.

OLFRIDE.

Mais quelle est cette cloche que je viens d'entendre ?

OSWALD, *à voix basse.*

Une imprudence de Karll mais il faut se hâter ; si le son de cette cloche doit attirer quelqu'un , il est important

qu'on arrive trop tard. (*Les éclairs et le tonnerre augmentent.*)
 OLFRIDE , regardant les deux Valaques avec un mouvement
 de frayeur.

Voilà donc ceux....

OSWALD , haut.

Oui , princesse. Qu'en dites-vous ?

OLFRIDE , après les avoir considérés.

Je crois qu'on peut compter sur eux.

OSWALD.

Sortons. (*Bas aux Valaques, leur montrant la droite.*) Vous,
 voilà votre chemin ; je viendrai peut-être moi-même.... Vous
 m'entendez.

OLFRIDE.

Que leur dis-tu ?

OSWALD.

Je la recommande à leurs soins. Partons.

KARLL.

Mais si nous laissons passer l'orage ?

OSWALD.

Et ta maudite cloche , misérable ?

KARLL.

Je parie que madame est de mon avis.

OLFRIDE.

Moi , lorsqu'Almaric et la Transilvanie m'attendent , le bruit de
 la tempête et les éclats de la foudre ne sauraient ralentir mes pas.
 Sortons , Oswald. (*Ils sortent.*)

SCENE XIII.

STORC, ORLAFF.

ORLAFF.

Allons , Storc , voilà pour nous une bonne aubaine.

STORC.

Qu'est-ce que c'est donc que ce paquet-là ?

ORLAFF.

C'est celui de cette jeune fille qui s'est enfui si vite , quand nous
 sommes arrivés avec le seigneur Oswald. Elle venait de le laisser
 tomber ; mais elle était déjà si loin....

STORC.

La belle trouvaille ! ce sont de mauvaises hardes de paysanne
 qu'il ne valait pas la peine de ramasser. (*Il le jette à terre.*)

ORLAFF.

N'importe. Je n'aime point à laisser rien traîner.

STORC , regardant à l'une des fenêtres du fond.

Vois donc , ils s'en vont tous.

ORLAFF.

Oswald aussi ?

STORC.

Oui, le voilà qui monte à cheval.

ORLAFF.

Eh bien ! dépêchons-nous de gagner les mille sequins qui doivent nous revenir. (*L'orage augmente.*)

STORC.

Cet orage devient effrayant !

ORLAFF.

Le tonnerre te fait peur à toi !

STORC.

Peur ? non ; mais je n'aime point ce bruit-là , précisément au moment où nous allons ...

ORLAFF, *riant.*

Prends garde , c'est tout exprès pour nous que ce bruit se fait. Pauvre tête ! allons , viens.

(*Il va pour sortir par la droite ; grand coup de tonnerre qui le rend immobile. On entend un cri dans la coulisse.*)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ELISENE, la tête nue, les cheveux éparés, et n'ayant plus que la robe simple qu'elle avait sous son doliman.

(*Les éclairs se multiplient, le tonnerre gronde continuellement, les deux Valaques s'écartent pour observer Elisène qui parcourt rapidement la scène sans les voir d'abord. Elle les aperçoit enfin et reste immobile de frayeur, tandis qu'ils la fixent avec des yeux féroces.*)

ELISENE.

Grand dieu ! ces hommes... (*Elle les regarde, et respire à peine.*)

ORLAFF, *bas à Storc.*

Peste ! elle est jolie !

STORC.

Vois comme elle est intéressante ! mais regarde donc.

ORLAFF, *detournant la tête.*

Je l'ai vue assez. Si je la regarde encore, je ne pourrai jamais...

ELISENE, *à part.*

Leurs regards m'épouvantent !

ORLAFF, *à Storc.*

Eh bien ! tu ne bouges !

STORC.

Mais toi ?

ORLAFF, *mettant la main sur un poignard qu'il a à sa ceinture.*

Allons, il faut...

ELISENE, *tombant à leurs pieds.*

Mes amis, je ne vous ai jamais fait de mal.

ORLAFF, *la regarde doucement de côté et paraît ému, ensuite bas à Storc.*

Mes amis, dit-elle !

STORC, *bas à Orloff.*

Aurais-tu le courage....

*(Orloff regarde alternativement Elisène et son camarade sans répondre.)*STORC, *à Orloff lui indiquant les fenêtres.*

Orloff, ils sont tous partis.

ORLAFF.

Eh bien ?

STORC.

Ecoute. *(Il l'attire à l'un des coins du théâtre.)*ELISENE, *à part.*

Je frémis ! c'est sur moi qu'ils délibèrent.

STORC, *bas à Orloff.*

Qu'avons-nous besoin d'exécuter l'ordre d'Oswald ?

ORLAFF, *réfléchissant.*

Mais....

ELISENE, *à part, tandis que Storc explique ses intentions à son camarade.*Ils hésitent ! ô mon dieu ! fais éprouver à ces âmes féroces un mouvement d'humanité ! *(Elle prête l'oreille.)* Que disent-ils ?ORLAFF, *bas.*

Je ne demande pas mieux, mon cher, car j'avoue que je n'aurais pas la force.... Cependant Oswald....

ELISENE, *à part.*

Oswald !

ORLAFF, *se retournant brusquement, à Elisène.*Eloignez-vous, la belle ; bon, pas plus loin ; ne bougez de là, ou.... *(Bas à Storc.)* Mais, nos mille sequins ?

STORC.

Nous les aurons de même. Avec la précaution que je viens de t'indiquer, Oswald croira sans peine que le coup mortel est porté.

ELISENE, *à part.*Le coup mortel, je suis perdue ! *(Aux Valaques.)* Eh bien ! frappez, si vous l'osez, la fille du roi des Bulgares, l'épouse du duc de Transilvanie, frappez.ORLAFF, *à Storc.*

Qu'est-ce qu'elle dit ?

STORC, *à Orloff.*Qu'est-ce qu'elle dit ? *(A Elisène.)* Vous, la princesse de Bulgarie ! cela n'est pas possible.

ELISENE.

C'est moi, vous dis-je.

ORLAFF.

Qui donc est celle qui vient de partir ?

ELISENE.

La sœur d'Oswald.

ORLAFF.

Quelles preuves?

ELISENE.

Aucunes. On me les a dérobées toutes. (*L'orage redouble.*) Entendez-vous? le ciel prend ma défense, sa foudre est prête à me venger.

OLFRIDE, avec force.

Silence! (*bas à Storc.*) Tu crois donc que nous pouvons l'épargner sans danger?

STORC.

Certainement.

ORLAFF.

Eh bien! d'accord, terminons. (*Il va pour ramasser le paquet.*)

ELISENE, avec effroi.

Ah! vous allez me faire mourir?

ORLAFF, très-fort.

Non. (*Plus doux.*) Non; mais nous en avons l'ordre. Allons, prenez ces hardes, ce sont celles d'une paysanne; allez vous en revêtir et rapportez-nous celles qui vous couvrent en ce moment. Dépêchez-vous.

(*Elisène prend le paquet et sort par la droite.*)

SCENE XV.

STORC, ORLAFF.

ORLAFF.

La princesse de Bulgarie! crois-tu cela, toi?

STORC.

Ma foi... Oswald est bien capable... au surplus, que nous importe?

ORLAFF.

Est-ce bien moi, Orloff, qui me suis laissé attendre!

STORC.

Et moi donc? Mais cette fille est si intéressante, que c'eût été dommage en vérité....

ORLAFF, réfléchissant.

Storc?

STORC.

Quoi!

ORLAFF.

Avons-nous bien réfléchi, mon ami?

STORC.

Que veux-tu dire?

ORLAFF.

Hum!... Oswald est un terrible homme! s'il apprend que nous l'avons trompé....

STORC.

Quoi qu'il nous en ait dit, sois sûr qu'il ne reviendra pas pour vérifier....

ORLAFF.

Si c'est là véritablement la Princesse, Oswald a tant d'intérêt de s'assurer. . .

STORC.

Souge donc qu'elle va nous remettre ses vêtemens, et qu'Oswald ne pourra plus avoir de doutes en les voyant dans nos mains.

ORLAFF.

Mais cette fille parlera.

STORC.

Non.

ORLAFF.

Non ! voici du nouveau, par exemple !

STORC.

Avec les habits qu'elle va porter, ira-t-elle dire qu'elle est une princesse ? tout le monde se moquerait d'elle et personne ne la croirait.

ORLAFF.

Mais l'empêcherons-nous de retourner en Bulgarie ?

STORC.

Ah ! parbleu ! il s'écoulera du temps avant qu'elle y arrive. D'ici-là, ma foi. . . (*Jour.*)

ORLAFF.

Tu as raison. Allons, je suis apaisé.

STORC.

Et le ciel aussi ; regarde, l'orage a cessé.

ORLAFF, regardant vers les fenêtres.

En vérité ! Tiens, Storc, je ne sais pourquoi je me sens là certain contentement tout nouveau pour moi.

STORC.

J'ai entendu dire qu'une bonne action produit toujours cet effet-là.

ORLAFF.

Tu crois. . . En ce cas, mon ami, celle-ci ne sera pas la dernière. (*Regardant vers la droite.*) Ah ! ah ! la toilette est déjà finie.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, ELISENE, en paysanne pauvre.

ELISENE, toute tremblante, présentant aux Valaques les vêtemens qu'elle vient de quitter.

STORC.

Nous sommes satisfaits. Mais, pour prix de la vie que nous vous accordons, vous nous promettez de garder le silence sur ce que vous êtes et sur ce qui vous est arrivé ? de chercher enfin à vous éloigner de la forêt et surtout de la ville d'Hermanstad où le duc de Transilvanie tient sa cour ?

La Forêt d'Hermanstad.

C

ELISENE.

Je vous le promets.

STORC.

Songez que, quelque part que vous soyez, vous ne pourrez échapper à notre vigilance, et que la mort suivra de près votre première indiscretion.

ELISENE.

Hélas ! cette menace est inutile ! comment, sous de pareils vêtements, puis-je penser...

STORC.

Vous avez raison. (*Bas à Orloff.*) Tu l'entends ?

ORLAFF.

Adieu, madame, du courage ; si vous souffrez, en vérité ce n'est pas à nous qu'il faut en vouloir.

ELISENE.

Ah ! je le sais bien !

(*Les deux Valaques se retirent. Elisène les regarde aller avec une joie mêlée de crainte.*)

SCÈNE XVII.

ELISENE.

Ils s'en vont... s'ils allaient se repentir... Hélas ! de quel prix est donc encore pour moi l'existence qu'ils m'ont laissée ! Comment sortir de cet affreux séjour ? où aller ? que devenir ? faudra-t-il me nourrir du pain de la pitié ? ô dieu !... Non, je veux le gagner par le travail ; les habits qui me couvrent m'indiquent ce que je dois faire. J'irai chez quelqu'honnête laboureur ; je ne suis point habituée à la fatigue, mais le ciel soutiendra mon courage. Infâme Oswald ! ta barbarie à pourvu à tout. Je le vois maintenant, je ne dois plus accuser que toi-même de l'attentat commis sur les dames de ma suite et sur le malheureux Boleslas, l'ambassadeur et l'ami de mon père !... Ciel ! je crois entendre parler !

(*Elle se retourne. On voit dans la cour plusieurs hommes qui franchissent les décombres.*)

Que vois-je ? des hommes pénètrent en ces lieux ! Serait-ce encore... je frémis ! Ils vont venir ici... Dois-je les fuir ? dois-je implorer leur secours ? Grand dieu ! les voici !

(*Elle se sauve dans la coulisse à droite.*)

SCÈNE XVIII.

BOLMANN, LUDERS.

BOLMANN, en entrant.

Entre donc, Luders.

LUDERS, paraissant.

M'y'là, nou'maitre. (*Se retournant vers la coulisse.*) Entrez-
donc aussi, vous autres.

BOLMANN.

Eh ! merbleu , laissez-les aller d'leur côté et nous irons du nôtre.
Allons , allons , du courage , mon ami.

LUDERS.

J'en ai grand b'soin aujourd'hui ! un orage affreux ! et quand i's'apaise enfin , quand je m'crois au bout d'mes transes... din dan ! v'là q'la cloche de c'château maudit s'fait entendre. Alors , au lieu d'passer tranquillement noi'chemin et d'nous dépêcher d'arriver cheux nous , faut qu'vous vous amusiez à raisonner à perte d' vue , avec ces paysans que c'prodige avait rassemblés ; et puis , vous leur en dites tant sur c'te cloche , qu'âme vivante n'avait jamais entendu sonner , qu'vous y'nez à bout d'en déterminer quatre ou cinq à vous suivre jusqu'ici !... O mon dieu ! dans deux heures au plus tard , j'arrivions , je soupions avec un appétit ! Eh ben ! v'là vout' curiosité qui sera cause que je n'souperons p'têtre plus jamais !

BOLMANN , *riant*.

Va , je n'crains pas ça , mon pauvre Luders !

LUDERS.

Que l'ciel vous entende... Pour moi , j'ai eü raconter de c'château des choses si terribles...

BOLMANN.

Je veux absolument découvrir qui peut avoir sonné cette cloche.

LUDERS.

Mais qu'sait-on si c'est quelqu'un qui l'a sonnée ?

BOLMANN.

Allons , elle aura sonné toute seule , n'est-ce pas ?

LUDERS.

Eh mais... au surplus , qu'avions-nous besoin d'venir voir c' qui en est ?

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS , ELISENE , *paraissant dans le fond et écoutant*.

BOLMANN.

Et si c'était queuq'malheureux qui n'aurait trouvé que c'moyen d'appeler à son secours ? ne serais-tu pas charmé...

LUDERS , *vivement*.

Oh ! ça , certainement , je l's'rais.

ELISENE , *à part*.

Bon ! je puis me montrer sans crainte. (*Elle s'approche*.)

LUDERS , *reculant*.

Eh !... Etes-vous seule ?

ELISENE.

Seule...

LUDERS.

Ah ! tant mieux !

BOLMANN.

Que fait ici cette jeune paysanne ?

ELISENE.

Ah ! j'implore votre assistance ! aidez-moi à trouver un asile.

LUDERS, à part.

Tatigué ! l'aimable fille !

BOLMANN.

Bien volontiers, ma belle enfant. Qui êtes-vous ?

ELISENE.

Une pauvre orpheline, bien malheureuse ! je viens de bien loin ; des scélérats m'ont entraînée ici, ils voulaient me tuer ; mais ils se sont attendris et m'ont quittée sans oser me faire de mal.

LUDERS.

Je l crois bien. Est-ce qu'on tue les jolies filles donc ?

ELISENE.

Le bruit d'une cloche qui a sonné, je ne sais par quel prodige, a contribué, je crois, à presser leur départ.

LUDERS.

C n'est pas vous qui l'avez sonnée c'te cloche ?

ELISENE.

Non.

LUDERS.

Là, j'savais ben, moi, qu'all' n'avait pas sonné pour rien, et qu'en sonnant all'savait ben c'qu'all' faisait.

BOLMANN.

Ces coquins vous ont-ils volé beaucoup ?

ELISENE, vivement les premiers mots.

Oh ! beaucoup... Pour moi, ils ne m'ont laissé que ces vêtements.

BOLMANN.

Où alliez-vous ?

ELISENE, hésitant.

J'allais... chercher quelque personne honnête qui me procurât du travail et du pain.

BOLMANN.

Que savez-vous faire ?

ELISENE, sanglottant.

Rien.

LUDERS.

Eh mais, elle est franche, au moins.

BOLMANN, lui prenant la main.

Votre langage... Ces mains si douces... Tenez, vous n'êtes pas née dans l'état qu'annoncent vos habits...

ELISENE, vivement les premiers mots.

Oh ! pardonnez-moi, monsieur ; mais j'avais de si bons parents... un malheur affreux...

BOLMANN.

J'entends, j'entends : vous les avez perdus, et leur mort vous a laissée sans ressource. Pauvre enfant ! (à Luders.) Luders, c'te fille m'intéresse, elle est gentille, j'ai presque envie....

LUDERS.

D'li donner la place d'Gateau, qu'vous avez renvoyée l'aut' jour ? c'est ben pensé, M. Bolmann.

ELISENE, à part.

O ciel ! mais ne faut-il pas m'y résoudre ?

BOLMANN, à Luders à demi-voix.

Elle est ben délicate ; pourra-t-elle....

LUDERS, de même.

Bon ! bon ! c'est jeune, ça s'ra alerte, les voyageurs s'ront ben servis.

ELISENE, à part.

Les voyageurs ?

LUDERS, continuant.

All' n'aura pas b'soin d'dire : N'oubliez pas la fille ; on s'en souviendra d'reste ; et j'suis sûr qu'on parlera bientôt d'la jolie fille d'auberge d'enseigne du Point du Jour.

ELISENE, à part.

Fille d'auberge, moi !

BOLMANN.

Allons, c'est dit.... (A Elisène.) Ma chère amie, si ça vous convient, j'vous prends à mon service.

ELISENE, avec émotion.

A votre serv... et vous tenez une auberge !

BOLMANN.

Oui, à trois lieues d'ici ; sur la route d'Hermanstad.

ELISENE.

D'Hermanstad.

BOLMANN.

Nous n'en sommes qu'à une demi-journée tout au plus. Eh bien consentez-vous ?

ELISENE.

Ce service... je ne suis point accoutumée...

BOLMANN.

Bon ! bon ! vous vous y ferez. Vous êtes avec d'honnête s'gens d'abord ; dame Gertrude, not' femme, crie un peu parfois ; mais c'est un excellent cœur : demandez à Luders ; c'est not' garçon d'auberge ; v'la quinze ans qu'il est avec nous, l' plus brave homme que j'connaisse, qui nous aime et que j' chérissons comme notre enfant ; j'vous répons qu'vous serez fort bien.

LUDERS.

Et puis, mams'lle, y a ben d'l'agrément cheux nous. Tous les jours de fête, on danse ; oh ! dame, faut voir ! (Le jour baisse.)

ELISENE.

Elle est fort fréquentée votre auberge?

BOLMANN.

Dans certaines saisons. Dans celle-ci, par exemple, j'sommes quelquefois huit jours sans héberger un voyageur. Mais nous n'pensons pas qu'la nuit vient, i'n'faut pas l'attendre ici... (*A deux ou trois paysans qui entrent en ce moment.*) Eh bien! vous autres, vous n'avez vu personne? v'là not' trouvaille à nous. (*montrant Elisène.*)

ELISENE, à part, tandis que Bolmann parle aux paysans.

Servir dans une auberge! Mais, hélas! ai-je le temps de choisir?... O mon père! si dans cette humiliation, du moins, je pouvais à force de fatigues et de persévérance me procurer les moyens de retourner auprès de toi?

BOLMANN, à Elisène.

Eh bien! ma chère?

ELISENE, avec contrainte.

J'accepte... avec reconnaissance...

BOLMANN.

J'en suis charmé. Comment vous nommez-vous?

ELISENE, hésitant.

Bonne.

BOLMANN.

Allons, Bonne, prenez mon bras, et partons.

(*Elisène lui prend le bras et s'éloigne avec lui en levant les yeux au ciel.*)

LUDERS.

Le joli nom, Bonne! comme il va bien à l'air de son visage! elle est vraiment... (*avec réflexion.*) All' me plaît, c'te fille-là. (*Il suit les autres.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente la cour d'une auberge. Elle est fermée dans le fond par une haie. La haie est coupée dans le milieu par une grande porte qui n'est fermée que d'un grillage en bois à hauteur d'appui. On voit au-delà un chemin qui paraît s'enfoncer dans les arbres de la forêt d'Hermanstad. Sur le devant à droite est une partie de la maison avec une porte qui donne entrée dans la cour. En face à gauche est un corps de logis où l'on entre par un escalier à rampe qui est dans le fond; au bas de l'escalier, plus près de l'avant-scène est une autre porte qui conduit dans le bas du corps de logis. A côté de la porte de l'auberge, à droite, est une petite table, sur laquelle on voit du pain et quelques comestibles.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUDERS *seul, entrant par la porte à droite.*

Voyons donc si j'aurai le temps de déjeuner aujourd'hui.
(*Il coupe du pain, puis il s'arrête pour regarder vers l'endroit d'où il vient.*)

Alle est là, c'te pauvre fille ! ça n'est pas encore stylé à l'ouvrage : c'est tout simple. Aussi, pour qu'on soit ici content d'son service, je m'suis leyé avant l'jour, moi, et j'li ai déblayé les trois quarts d'sa besogne ; mais pour qu'i n'soit pas dit qu'all' n'a rien fait du tout, v'là qu'all' a voulu travailler elle-même, v'là qu'all' s'est mise à ranger avec un soin, une propreté.... mais c'est qu'all' vous a une grâce.... un air.... qui me.... (*Il pose son manger sur la table.*) Je n'sais pas pourquoi j'nai pas d'appétit c'matin, je m'sens là queuque chose.... Luders ? est-ce que tu s'rais amoureux, mon garçon ? Eh ben ! après ? i m'semble que j'pourrions plus mal choisir ; alle est pauvre, c'est vrai, mais alle est sage ; oh ! dame ! i n'y a pas à badiner avec elle. J'ai voulu l'embrasser tantôt : bernique ! une autre aurait égratigné, donné des tapes : finissez donc, finissez donc ! et le baiser n'en aurait pas moins été pris ; mais mam'selle Bonne.... a n'a fait qu'ça. (*Il fait un geste de fierté.*) Eh ben ! ça m'a arrêté tout court, et j'étions quasi tenté d' nous mettre à genoux pour li d'mander pardon.

SCÈNE II.

BOLMANN, GERTRUDE, LUDERS.

BOLMANN.

Va, Luders, ces charretiers d'mandent leux chevaux.

LUDERS.

J'y vas, nout' maitre. (*A Gertrude.*) Eh ben ! dame Gertrude, qu'dites-vous de not' jolie fille ?

GERTRUDE, *avec humeur.*

Faudra voir ça.

LUDERS.

Pardi, nout' dame, vous n'êtes jamais contente ! (*Il sort.*)

GERTRUDE.

Insolent !

SCÈNE III.

BOLMANN, GERTRUDE

BOLMANN.

Gertrude, d'quel air nous dis-tu : faudra voir ça ! j'vois déjà, moi, qu'nous avons fait une bonne acquisition.

GERTRUDE, *parlant très-vite.*

Sans doute, une fille qu'vous avez déterrée je n'sais où, qui

n'a ni père, ni mère, ni feu, ni lieu, qu'vous engagez tout d'suite, sans savoir c'qu'alle sait faire, c'qu'alle est capable d'faire; c'est réfléchir ça? parce qu'alle est un p'tit brin gentille, vite et tôt ça nous convient, c'est une bonne acquisition! une jolie bouche et d'jolis yeux sont fort utiles pour travailler du matin au soir, aller et venir, monter, descendre cent fois par'jour, supporter enfin tout l'trantran d'une auberge, n'est-i pas vrai?

BOLMANN.

Ecoute, not' femme, alle est gentille, c'est vrai. Tu sais ben qu'ça n'nuit pas dans un' auberge, mais all' travaille aussi, faut voir tout c'qu'alle a fait d'puis c'matin; comme tout est propre! c'est à s'mirer partout.

GERTRUDE.

Oui, oui, c'est toujours comme ça les premiers jours.

BOLMANN.

J'te dis, moi, qu'c'est un trésor.

GERTRUDE.

Et moi, j'te dis qu'sans sa jolie mine tu n'aurais pas remarqué c'trésor-là. Ces hommes, v'la comme i sont! qu'je m'casse la tête, que j'sue sang et eau, que je m'rende malade, pour tout approprier ici, tu n'y fais pas attention; mais qu'une jeunesse avec des douces manières et des yeux émerillonés, essuie tant seulement une assiette, crac! monsieur s'en est aperçu, c'est un trésor, c'est une merveille que c'te fille-là!

BOLMANN.

Allons, allons, v'la ta jalousie qui te r'prend.

GERTRUDE.

Moi? eh mais, mon Dieu! d'quoi veux-tu que j'sois jalouse?

BOLMANN.

Bien obligé du compliment, tu n'es pas jalouse, allons je l'veux bien; mais écoute, Gertrude, t'as bon cœur, je l'sais, dis-moi donc, si tu avais trouvé comme nous c'te pauvre fille, exposée toute seule dans la forêt.

GERTRUDE.

Oh! quand à ça, t'as ben fait, notre homme. Eh mais! c'est tout simple, n'faut i pas soulager les malheureux? c'te pauvre enfant! c'que tu m'en as raconté m'a fait saigner l'cœur; mais pour la prendre à nout' service, c'est une autre affaire, j'lai jugée d'abord, moi, c'n'est pas comme toi, à son visage qu'j'ai r'gardé; c'est à ses bras, à ses mains, à c'te peau trop douce... ça n'vous convient pas, j'te dis. Tiens, la v'la qui vient ici; r'garde donc, c'est-i là la démarche et la façon d'une fille d'auberge?

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, ELISENE, sous le nom de Bonne.
(*Elisène a le tablier de travail en toile commune.*)

BOLMANN.

Approchez, Bonne; vraiment vous vous acquittez fort bien d'la besogne, j'crois qu'nous serons contents d'vous.

GERTRUDE.

Oui, si ça continue.

ELISENE, *soupirant.*

Je fais tout ce qu'il m'est possible de faire; je viens vous demander ce que vous avez à présent à m'ordonner.

BOLMANN.

A présent? ma foi, c'est d'vous reposer et de déjeuner. (*Lui prenant la main.*) Vous l'avez bien gagné, ma belle enfant.

GERTRUDE, *séparant la main de son mari de celle d'Elisène.*

Sans doute qu'all' l'a ben gagné; je n'vas pas à l'encontre d'ça. Toi, Bolmann, laisse-nous; tandis qu'all' déjeunera, faut que j'li donne mes instructions, et ce ne sont pas tes affaires.

BOLMANN.

Allons, j'te laisse. (*Bas.*) Mais, j'ten prie, parle lui doucement.

GERTRUDE.

Il va m'apprendre comme i faut que j'parle, à présent! allons va-t-en, va-t-en. (*Elle le presse de sortir.*)

SCENE V.

ELISENE, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Allons, Bonne, viens déjeuner.

ELISENE, *avec l'émotion que lui cause la familiarité de Gertrude.*

Madame, je n'ai nul besoin en ce moment.

GERTRUDE.

Eh bien, causons. Ecoute, mon enfant, tu m'parais une brève fille, une fille sage, telle qu'im'les faut; j'crois ben qu'tu veux continuer d'l'être, mais v'la justement c'qu'est difficile dans c' auberges; i nous vient tant d'gens, ces voyageurs... il y a en d' enjoués, d'si éveillés, qu'si on n'est pas toujours sur ses gardes...

ELISENE.

Ah! madame.

GERTRUDE.

Tu n'crois pas ça peut-être! Eh! mon dieu! telle que tu m'vois, i n'se passe pas encore de jour, ... mais on a bec et ongles; on sait distribuer un soufflet à droite, un coup d'coude à gauche; on n'esquive pas toujours l'embrassade, c'est vrai, mais au moins ça finit par-là.

ELISENE, *à part.*

O Ciel!

La Forêt d'Hermanstad,

D

GERTRUDE.

C'est pas tout. Bolmann est l'meilleur homme du monde, mais faut que j'te prévienne d'une chose, pour que tu t'comportes à l'avenant. Notre homme n'a qu'un défaut, c'est d'aimer trop à cajoler nos filles : ça m'déplaît, et si j'te surprénais jamais à lui faire les doux yeux, vois-tu...

ELISENE, avec tout le trouble de l'humiliation.

Que dites-vous? grand dieu ! faut-il entendre... Rassurez-vous, madame, monsieur Bolmann ne s'adressera point à moi, et s'il osait m'insulter à ce point...

GERTRUDE, avec joie.

Bien, bien, mon enfant ! j'vois qu'tas d'bons sentimens. Va, tu resteras avec nous.

ELISENE, à part en pleurant.

Où suis-je ? ah ! malheureuse !

GERTRUDE.

Tu pleures, ma chère amie ? que j' suis donc fâchée... Embrasse-moi. (*Elle l'embrasse, et Elisène continue de pleurer.*) Tiens, tu m' charmes ! tu resteras avec nous, te dis-je ; mais écoute, si tu n' te sens pas assez forte pour la b'sogne de l'auberge... tu sais coudre apparemment, sais-tu coudre ? Eh bien ! il y a ici d' quoi t'occuper toute l'année ; dès demain j' te mets à l'ouvrage. V'là qu'est dit, tu testeras, j' veux qu' tu restes, entends-tu ? (*A elle-même en sortant.*) L'aimable fille ! en vérité j'en raffole !

SCENE VI.

ELISENE.

A quel état d'humiliation m'a fait descendre la scélératesse d'Oswald et de son infâme sœur ! ils m'ont réduite au point de me faire considérer comme une faveur du sort le vil emploi que je dois à la pitié de ces bonnes gens ! et je suis forcée de me taire ! Ces brigans, leurs menaces, Oswald... Dieu ! s'il apprenait que j'existe encore et que je suis ici ! Quelle affreuse situation ! O Almaric ! toi dont on m'a montré les traits aimables, toi que j'aime avant que de t'avoir vu, que tu es loin de penser que ton épouse, que celle qui devait briller à tes côtés de l'éclat des grandeurs et de la puissance, est réduite à gagner sa vie, sous les grossiers vêtemens de la condition servile ! ô mon Dieu ! que je souffre. (*Elle se laisse tomber sur une chaise et reste plongée dans la douleur.*)

SCENE VII.

ELISENE, LUDERS.

LUDERS, à lui-même.

La v'là, comme alle est triste ! Allons, c'est décidé, faut que j'la console. (*Doucement à Elisène.*) Mam'selle Benne ?

ELISENE.

Ah ! c'est toi, Luders ; je te remercie , mon ami , de la peine que tu t'es donnée pour m'épargner des fatigues... qui sont au-dessus de mes forces. (*En pleurant.*) Oui, je te remercie.

LUDERS.

Ah ! mam'selle Bonne , c'te peine-là me fait trop de plaisir pour qu' ça mérite... J' voudrions vous voir si heureuse !

ELISENE , *soupirant.*

Ah ! heureuse !

LUDERS.

Et pourquoi pas ? n' faut désespérer de rien... Vous êtes si bonne , mam'selle Bonne... eh ! eh ! (*A part.*) Comment est-ce que j' lui tournerai ça donc ?.. Eh ! pardî , c' n'est pas une princesse , après tout , c'est une brave et honnête fille qui m' convient , à qui j' conviendrait tout , parce qu'enfin... c'est tout simple ça. (*A Elisène.*) Tenez , Bonne , je n' vas pas par quatre chemins , moi , j' vous aime. (*Elisène le regarde avec fierté.*) Oh ! n' vous fâchez pas , c'est en tout bien , tout honneur... Laissez-moi parler.

ELISENE , *à part.*

Hélas ! sous cet habit , ai-je le droit de l'en empêcher ?

LUDERS.

Plus j' vous considère , plus m'est avis qu'vous n'êtes pas ici à vout' place.

ELISENE.

Oh ! vous avez bien raison !

LUDERS.

Oui , v'là c' que j' pense d'puis hier. C'te fille-là , m' disais-je à part moi , a l' visage trop doux , et la main trop blanche , pour n'êt' qu'une servante ; faut , pour lui rendre justice , en faire une maîtresse d'auberge , v'là son lot. J'ai fait là-dessus mes réflexions et v'là c' que j'ai conclu , mam'selle Bonne. — Vous saurez d'abord que d'puis quinze ans que j' suis ici garçon , je m' suis amassé un magot , et j' dis un magot bien rond , bien nourri , qui n' doit rien à personne. Ajoutez à ça un héritage que j' viens d' faire et que j' vas toucher bientôt. Ainsi , j'aurai , quand j' voudrai , une ferme , une auberge , et tous c' qui s'en suit ; mais i' faut une maîtresse dans c'ta auberge. Eh ben ! soyez c'te maîtresse-là ; dites un mot , l'magot , la ferme , l'auberge et l'cœur de Luders , tout est à vous. Voyez , réfléchissez d' vout' côté.

ELISENE , *à part.*

Mais est-il rien de bizarre comme tout ce qui m'arrive ! Eh ! c'est à moi !... Mais cet honnête garçon est de si bonne foi ! dois-je paraître choquée d'un offre , au foud , si désintéressée ?

LUDERS , *à part.*

All' se consulte. (*A Elisène.*) Eh bien , mam'selle Bonne , qu'décidez-vous ?

ELISENE , *avec douceur.*

Laisse-moi , Luders. Si tu connaissais ma situation.

LUDERS.

J' la connais.

ELISENE.

Non, mon ami; si tu la connaissais, tu ne me ferais certainement pas cette proposition.

LUDERS.

J' la connais, encore une fois, et ça m'est égal. Vous n'avez rien, n'est-ce pas? eh ben! j'ai peur nous deux, moi. Allons, c'est i conclu?

ELISENE.

Laisse-moi, te dis-je. Je t'estime, Luders; mais je te défends de m'entretenir davantage sur ce sujet. Tu ne veux pas me faire de peine, sans doute?

LUDERS, attendri.

Moi, vous faire de la peine! si j'avais c' malheur-là, sans l' vouloir, j'crois qu'j'irais... (*S'essuyant les yeux.*) Est-ce qu'on a l' cœur d'un barbare, donc?

ELISENE.

Bon Luders! tu me parais mériter un sort heureux. Si je pouvais un jour y contribuer, sois certain...

LUDERS.

Pardine! ça dépend d' vous dès aujourd'hui.

ELISENE, avec gravité.

Non, Luders. (*Elle s'éloigne de quelques pas en soupirant.*)

LUDERS, à part, après un moment de silence.

Non, dit-elle. (*Il réfléchit.*) Hum! p't'être ben qu'alle a dans l' cœur qu'euqu' souvenir qui m' fait tort; si c'est ça... Mais v'là ma déclaration faite toujours, et m'est avis qu' ça n' l'a pas trop fâchée. Patience, Luders, alle y réfléchira. (*On entend des coups de fouet au dehors.*) Oh! oh! v'là queuqu'un qui nous arrive.

(*Il sort promptement.*)

SCENE VIII.

ELISENE.

Nouveau tourment! Voilà maintenant que j'inspire de l'amour à ce garçon! voilà qu'il ose... Mais je n'aurais qu'un mot... Insensée! puis-je le dire ce mot? m'en croitait-il? et s'il m'en croyait, pourrais-je contenir son indiscrétion?

SCENE IX.

ELISENE, LUDERS.

LUDERS.

Vive la joie! mam'selle Bonne, avant une heure nous verrons passer nou't bon prince, le duc de Transilvanie!

ELISENE, avec une vive émotion.

Le duc de Transilvanie! qui te l'a dit?

LUDERS.

Eh ! pardine, des postillons qui viennent d'amener les relais du prince. Ils ont attaché les chevaux à la porte de l'auberge, et i sont en ce moment à causer avec M. Bolmann.

ELISENE, avec trouble.

Abnaric ! il va passer, dis-tu ? lui ! le prince ! et je pourrai le voir ?

LUDERS.

Oh ! mon Dieu, tout comme vous m'voyez.

ELISENE.

Et dis-moi, mon cher Luders....

LUDERS, à part

Son cher Luders....

ELISENE, à part.

Je pourrai le voir ! (*Haut.*) Dis-moi, mon ami, a-t-il beaucoup de monde avec lui ? sais-tu....

LUDERS.

S'il a du monde ! oh ! ça n'finit pas ; des officiers, des piqueurs, un train de chasse ! c'est superbe !

ELISENE.

Et ces postillons ont-ils dit... Ne pourrais-tu pas me répéter....

LUDERS.

Si fait, si fait.

ELISENE.

Ah ! parle, je t'en prie....

LUDERS, à part, avec joie.

Eh ! eh ! elle aime à m'entendre parler ! c'est bon signe, ça !

ELISENE.

Mais je t'écoute, Luders.

LUDERS.

Eh ! ben, oui, oui, j'vous dirai donc... Mais je n'sais pas c'qu'vous voulez savoir, moi.

ELISENE.

Qu'a-t-on dit du prince et des personnes qui l'accompagnent ?

LUDERS.

Ah ! oui, m'y v'là. Eh ben, le prince est parti hier d'Hermans-tad, en grand équipage de chasse, pour aller au-d'avant d'la princesse de Bulgarie, qui est sa femme, quoiqu'i n'ait pas épousée lui-même. C'est une manière de mariage, qu'ils appellent par procuration ; j'vous expliquerai ça.

ELISENE.

Après.

LUDERS.

Eh ben, il était tout-à-fait nuit quand il a rencontré la princesse.

ELISENE.

Il l'a rencontrée !

LUDERS.

Oui, auprès d'un d'ses châteaux, à quelques lieues d'ici. La nuit s'est passée en fêtes dans c'château ; et c'matin, le prince avec la princesse et tout son monde s'est mis en route, pour r'tourner à Hermanstad, où c'qu'on prépare une garimonie pour confirmer leur mariage. Vous les verrez passer, vous dis-je.

ELISENE, à part.

Je verrais celle... ô Dieu !

LUDERS.

On dit que l'prince, en voyant la princesse...

ELISENE, très-agitée.

J'en sais assez, Luders. Laisse-moi.

LUDERS.

Qu'avez-vous donc ? Est-ce qu'vous vous trouveriez mal, mam'selle Bonne ?

ELISENE.

Non... non... mais je... je ne me sens pas bien...

LUDERS.

Ah ! jarni, c'n'est pas l'moment d'êt' malade : écoutez donc que j'vous dise, j'vas faire avertir tous les garçons et toutes les jeunes filles du village ; comme j'avions drès c'matin queuque doutance d'l'affaire, j'sommes déjà convenus d'queuque chose pour une petite fête. Faut ben que l'prince s'arrête devant nout' auberge, pis qu'ses relais y sont ; je l'supplierons d's'arrêter queuque moment d'plus : i'nous refusera pas ça, j'en suis sûr, il est si bon ! Mais faut qu'vous en soyez de c'te fête.

ELISENE, vivement.

Moi ?

LUDERS.

Oui, oui, vous ; pardine ! ça s'ra la plus belle fleur d'nout' bouquet. Vous voyez donc ben qu'vous n'avez pas l'temps d'êt' malade. (*On entend de nouveaux coups de fouets.*) Qu'est-ce qu'il y a encore ? (*Il regarde au-dessus de la haie.*) Bon ! ce sont des piqueurs qui s'arrêtent aussi d'vant l'auberge ; l'prince n'est plus loin, sans doute : allons vite avertir nout' monde. (*Il va pour sortir, et revient.*) Vous, pendant c'temps-là, i'faudrait... (*En regardant sa mise.*) Mais j'y songe, vous n'avez pas... C'est égal, j'vas prier nout'maitresse d'vous prêter queuques-z'uns des jolis affiquets d'sa fille. Laissez faire. (*Il court vers la porta.*)

ELISENE.

Arrête, Luders, je ne veux pas...

LUDERS.

Allons, allons à n'vous refusera pas ça.

(*Il sort précipitamment.*)

ELISENE, *courant après lui.*

Luders? (*Bruit dans la coulisse.*) Ciel! Oswald! on l'introduit ici! où me cacher?

(*Elle court éperdue sur la scène, veut sortir par la grande porte, mais, ne pouvant ouvrir le grillage, elle aperçoit la porte qui est au bas de l'escalier à gauche, et s'y précipite.*)

SCÈNE X.

BOLMANN, OSWALD, KARLL, ELISENE, *qu'on entrevoit à la porte.*

(*Bolmann introduit Oswald avec beaucoup de révérences.*)

OSWALD, *à Bolmann.*

Oui, mon ami, vous pouvez assurer aux habitans de ce village que leurs altesses s'arrêteront ici quelques instans.

BOLMANN.

J'en aurons bien d'la joie! (*Montrant la porte où vient d'entrer Elisène.*) En c'cas, seigneur, daignez entrer dans une salle qui est là, en attendant qu'on ait rangé celle qui doit recevoir le prince. (*Elisène exprime le plus grand effroi et ferme promptement la porte.*) C'est la plus belle pièce d'la maison; un corridor d'abord et la salle est au bout. Le prince y s'ra fort bien. (*A deux garçons d'auberge qui entrent.*) Allons, arrivez donc vous autres; allez ranger la grande salle. (*Les garçons montent l'escalier, Bolmann les suit.*)

SCÈNE XI.

OSWALD, KARLL. *Oswald paraît rêveur.*

KARLL.

Il faut avouer, seigneur, que vous jouez d'un grand bonheur. Le projet le plus difficile, le plus audacieux, que tête humaine ait jamais conçu peut-être, le voilà parfaitement accompli; l'erreur du prince est complète; il voit Olfride, il reconnaît l'original du portrait que vous lui aviez fait voir, et sa joie est extrême; c'est l'aimable épouse qu'il attendait, il n'en doute non plus.... Mais je ne vous vois pas encore l'air satisfait.

OSWALD, *sortant de sa rêverie.*

Tu te trompes, mon cher Karll.

KARLL.

Tenez, je devine, vous êtes comme moi, vous auriez voulu que tout cela pût se faire sans sacrifier cette pauvre princesse; c'est bien naturel! Pour moi, quand ces deux visages de réprouvés sont venus vous présenter ses vêtemens, oh! cela m'a.... N'est-ce pas que voilà ce qui vous fait peine?

OSWALD, *avec impatience.*

Eh! je pense à cela!

KARLL.

Pardon, je croyais....

OSWALD.

C'est Olfride qui m'occupe. J'ai crains d'abord qu'elle ne pût contraindre son maudit caractère ; elle a déjà montré son aigreur pour de très-petites fautes de ses gens. Quand des villageois sont venus la féliciter, elle a trop laissé voir qu'ils l'importunaient ; heureusement Almaric ne s'en est point aperçu ; son empressement n'en est pas diminué, je suis donc tranquille. Cependant il importe que je trouve au plutôt le moment de recommander à ma sœur de s'observer davantage, si quelque bruit fâcheux venait à circuler ; on accueille si volontiers les bruits qui accusent les personnes qui nous déplaisent ! Almaric amoureux, je suis sans inquiétude ; qu'il cesse de l'être, je crains tout. Allons, entrons ici.

(On entend le cor, et beaucoup de bruit au-dehors.)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, GERTRUDE, BOLMANN, et les deux Garçons, ensuite ELISENE.

GERTRUDE, *entrant en courant par la droite.*

Bonne ? Bonne ? (*A Bolmann qui descend rapidement l'escalier suivi des deux garçons.*) Allons donc, notre homme, v'là le prince qui arrive.

BOLMANN.

Bon, bon, tout est prêt pour le recevoir.

GERTRUDE.

Dis-moi vite où c'cu'est Bonne ?

BOLMANN.

J'n'en sais rien.

GERTRUDE.

Eh mais, c'est donc un sort. Demandez-moi, où s'fourre-t-elle ? (*Appelant.*) Bonne ? Bonne ?

BOLMANN.

Attends, Gertrude ; j'crois l'avoir vu entrer ici. (*Il va ouvrir la porte où Elisène s'est cachée.*) Eh pardi ! la v'là. (*Il l'entraîne par le bras ; elle se cache la figure.*) Que faisiez-vous donc là ?

GERTRUDE, *lui prenant la main.*

Mais viens donc, ma chère amie, viens vite que j't'habille.

BOLMANN, *allant pour sortir par la droite, puis s'arrêtant.*

ELISENE, *à part.*

Grand Dieu ! (*Elle se range à côté de la porte de la salle, en se cachant toujours le visage.*)

SCENE XIII.

ELISENE, GERTRUDE, BOLMANN, OSWALD, KARLL, ensuite ALMARIC et Officiers de sa suite.

OLFRIDE, *entrant la première et souriant d'un air de triomphe.*
Ah ! voici Oswald.

OSWALD, d'un air d'intelligence.

Princesse, je voudrais....

OLFRIDE, avec un coup-d'œil expressif.

Mon époux me suit.

(*Elisène éperdue va pour se sauver par la porte à droite ; mais elle se jette étourdiement au-devant d'Almaric qui entre et l'écarte violemment avec l'air de craindre de lui avoir fait du mal. Elisène se détourne vivement, et s'échappe par la porte. Almaric la regarde aller en souriant.*)

GERTRUDE.

Mais voyez donc quelle étourderie ! (*Elle sort après Elisène.*)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, excepté ELISENE et GERTRUDE.

OLFRIDE, faisant un pas au-devant d'Almaric.

Cher prince ! (*Almaric lui prend la main.*)

BOLMANN, montrant l'escalier.

Si leurs altesses veulent passer dans la salle qu'on leur a préparée....

ALMARIC, à Olfride.

Eh bien ! allez, ma chère Elisène ; j'ai deux mots à dire à Oswald. Je vous réjoins à l'instant. (*Aux officiers de sa suite.*) Vous, accompagnez la princesse.

BOLMANN, aux Officiers.

Montez cet escalier, puis au fond du corridor.

(*Olfride monte l'escalier. Karl et les autres officiers la suivent.*)

SCENE XV.

ALMARIC, OSWALD.

OSWALD, à part avec inquiétude.

Qu'a donc le prince à me dire de particulier ?

ALMARIC.

Mon cher Oswald, je t'ai dit avec quelle impatience j'attendais l'arrivée de la princesse de Bulgarie ; mon attente n'a point été trompée. En la voyant, j'ai reconnu aussitôt ces traits dont l'image imparfaite avait suffi d'abord pour m'enflammer d'amour. Ce matin encore je me trouvais le plus heureux des hommes ; mais en ce moment... te le dirai-je ? je sens diminuer le charme de sa présence ; oui, je crois que j'en suis déjà moins épris.

OSWALD, avec trouble.

Que dites-vous, seigneur ? l'amour ne serait-il chez vous qu'un sentiment fugitif, un caprice.... pardonnez-moi cette expression.

ALMARIC.

Non ; cette légèreté ne m'est point naturelle. Je puis aimer avec passion, avec constance ; mais il faudrait.... écoute : je te le dis en confidence, Elisène ne m'a point donné de son caractère une idée avantageuse.

La Forêt d'Hermanstad.

E

OSWALD, à part.

Je suis au supplice !

ALMARIC,

Je n'ai directement nul reproche à lui faire; mais son ton, son humeur.... Je m'en veux à moi-même de ne pas la trouver plus aimable.

OSWALD.

Seigneur, c'est la juger bien rigoureusement.

ALMARIC.

Oswald, veux-tu m'entendre? Je ne me permets point encore de la juger. Cette précipitation serait injuste; mais je te rends compte de ce que j'éprouve, je te fais part de mes idées, pour t'engager à me communiquer les tiennes : nous causons, voilà tout.

OSWALD.

Eh bien ! seigneur, il est de mon devoir de travailler à détruire en vous le germe d'une prévention qui ferait le malheur de cette intéressante princesse. Je suis convaincu qu'elle vous aime. Il est possible qu'elle ait témoigné quelq'humour, quand des étrangers sont venus la distraire du seul sentiment qui puisse aujourd'hui l'occuper. Elle ne voit que vous encore, et tout ce qui n'est pas vous, doit naturellement lui paraître importun. Quant à son caractère, je l'ai bien observé, c'est la sensibilité, la bonté même. Ah ! que n'avez-vous entendu tout ce que me disait d'elle ce Boleslas qui l'accompagnait (et qui périt si malheureusement, en Moldavie, par le fer des brigands) ! quels traits touchans de son âme grande et généreuse m'a racontés ce respectable officier qui l'avait connue dès l'enfance !

ALMARIC.

C'est assez, Oswald. Je me plais à croire que j'étais injuste à son égard. Je ne sais quel génie ennemi de mon repos.... Allons, j'avais tort.

OSWALD, à part.

Il faut absolument que je parle à ma sœur.

ALMARIC.

Mon cher Oswald, il est intéressant que tu nous précèdes à Hermanstad. Tu vas ordonner les fêtes qui doivent célébrer mon bonheur; pars sur-le-champ, et fais la plus grande diligence.

OSWALD, à part, avec chagrin.

Je ne pourrai donc point prévenir Clfride ! (Haut.) Seigneur, ne pourriez-vous charger de ce soin quelq'autre de vos officiers ? vos intentions seraient également remplies, et vous m'épargneriez le chagrin de passer plusieurs heures éloigné de vous, après une si longue absence.

ALMARIC.

Je suis touché de cette marque de ton attachement ; mais nous aurons assez le loisir de nous voir. Pars à l'instant.

OSWALD.

Mais, seigneur.... (Karll paraît.)

ALMARIC, *sévèrement.*

Je ne pense pas qu'Oswald ait l'intention de résister à ma volonté?

OSWALD.

Moi, résister à mon maître! — Je pars, seigneur.

ALMARIC, *prêt à sortir.*

Appelle Karll. Tu m'as vanté son intelligence pour régler les détails d'une fête. Il t'accompagnera.

OSWALD, *vivement, à part.*Karll aussi. (*Haut.*) Seigneur, je puis me passer de lui et....ALMARIC, *tranquillement à Karll.*

Karll, tu vas accompagner Oswald.

(Il monte et va joindre sa cour.)

SCENE XVI.

OSWALD, KARLL.

OSWALD.

Quel contre-temps!

KARLL.

Où allons-nous donc, seigneur?

OSWALD.

A Hermanstad.

KARLL.

Je le sais fort bien; mais en ce moment?

OSWALD.

A Hermanstad, te dis-je. Nous allons en avant pour ordonner les fêtes, et voilà ma sœur livrée à elle-même pour je ne sais combien de temps! au moins si j'avais pu te laisser auprès d'elle! j'enrage! La journée entière se passera avant que quelqu'un ait pu la prévenir des dispositions du duc à son égard.

KARLL.

Quoi! le duc....

OSWALD.

N'est point assez épris, un rien peut désormais lui déplaire.

KARLL.

Comment donc faire?

OSWALD.

Eh! morbleu, partir sur-le-champ. Allons suis-moi. (*Il sort.*)

SCENE XVII.

KARLL, ensuite ELISENE.

KARLL.

Il se tourmente encore quand tout lui a réussi! Je vois bien que quand on ne suit pas le droit chemin.... moi-même qui ne suis qu'un coquin subalterne, depuis hier, je ne suis point à mon aise

non plus. Ah ! si mon existence ne dépendait pas d'Oswald. (*En ce moment Elisène entre par la droite en regardant avec effroi derrière elle.*) Eh ! mon Dieu ! tout en moralisant , je ne pense pas que mon maître.... (*Il sort précipitamment.*)

SCENE XVIII.

ELISENE, respirant à peine.

(*Elle a une jupe plus riche, un tablier de mousseline et un toquet plus élégant.*)

C'est Karl ! ni lui ni son maître ne m'ont reconnue ! Oswald a passé près de moi.... Je frissonne encore ! il demandait ses chevaux ; sans doute il va partir avant le prince. (*Elle court regarder au-dessus de la haie.*) Bon ! les voilà qui s'éloignent !... je respire ! Ciel ! si, profitant de leur absence, je pouvais, cachée dans la foule, contempler au moins cet époux. Mais ma rivale.... Que résoudre, grand Dieu !

SCENE XIX.

ELISENE, LUDERS.

LUDERS, arrivant tout affairé.

Mam'selle Bonne, j'avons rassemblé toute not' jeunesse. Vous allez la voir arriver sur c'te place. (*Examinant sa mise.*) Eh mais ! qu'vous êtes donc bien comme ça !

ELISENE.

C'est madame Bolmann qui a voulu....

LUDERS.

Oui, oui, je sais, et qu'all' vous en a fait présent même.... Eh ! eh ! c'est qu'ça vous donne un air.... Jarnigoit ! qu' c'est une jolie chose dans l'monde qu'une jolie fille !

ELISENE.

Écoute, Luders, tu aimes à rendre service !

LUDERS.

Chaque fois qu' j'en trouvons l'occasion. Pardi ! c'est....

ELISENE.

Eh bien ! Luders, tu peux m'en rendre un signalé.

LUDERS.

Eh ! mon Dieu ! voyons donc vite.

ELISENE.

Il faut que dès demain tu m'aies trouvé un autre asile que cette auberge, où je ne puis rester sans danger.

LUDERS.

Bah ! et pourquoi donc ?

ELISENE.

Tu veux que je sois de ta fête, n'est-ce pas ?

LUDERS.

Certainement.

ELISENE.

Eh bien ! j'en serai, je veux en être ; mais, apprends qu'il y a

auprès du duc une personne qui me reconnaîtra sans doute, et je serais perdue si je ne me hâtais de me soustraire à sa barbarie.

LUDERS.

Oh! oh! c'est donc bien sérieux?

ELISENE.

Au point que ma vie en dépend.

LUDERS.

Eh! mais expliquez-moi donc...

ELISENE.

Je ne puis t'en dire d'avantage. Parle, peux-tu me rendre ce service, sans que Bolmann et personne de cette auberge puissent savoir où je suis allée?

LUDERS.

Mais, j' pense... Si vous n' paraissiez pas à la fête,

ELISENE.

Je veux y paraître, te dis-je.

LUDERS.

V'là que j' n'y comprends plus rien du tout.

ELISENE.

Eh bien! Luders.

LUDERS.

Eh bien! puisqu' vous voulez absolument... Voyons. Diable! sans c'ennemi qu' vous avez à la cour, j'aurions pu vous procurer une bonne place.

ELISENE.

Comment?

LUDERS.

Pardine! chez mon oncle, donc, qu'est l' premier jardinier du prince, à Hermánstad, j' dis mon oncle, parce que sa femme est ma tante: c'est-là qu' vous auriez été bien! vous n'auriez fait qu' sarcler, arroser, tout ça n'est pas difficile; et puis respirer un bon air, vivre toute l'année au milieu des fleurs, d' la verdure; c'est sain, c'est agréable.

ELISENE.

Ton oncle, jardinier du prince?

LUDERS, se redressant.

Oh, oui dà!

ELISENE, à part.

Si cette circonstance... (A Luders.) Et tu crois que ton oncle voudrait me recevoir?

LUDERS.

J'en suis sûr. Car il m'a fait demander d' lui chercher queuqu'un pour remplacer leu grande fille qu' i v' nous d' marier.

ELISENE, à elle-même.

Puis-je donc vivre dans l'état où je suis! D'ailleurs, il y aurait moins de danger peut-être... (A Luders.) J'y réfléchirai, Luders.

LUDERS.

Eh ben! réfléchissez. (A part.) Je n' serions pas fâché d' la voir là. Ma bonne tante qui m'aime... All' vous li tournerait si bien l'esprit... A m' verrait souvent, ma tante. (Regardant vers le fond.) Ah! v'là nout' monde qu' arrive enfin,

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, PAYSANS et PAYSANNES.

(On voit à travers la grande porte, et derrière la haie, des villageois qui se rassemblent. Luders va leur ouvrir le grillage.)

ELISENE, à part.

Resterai-je avec eux?... Quand ma cruelle ennemie me reconnaîtrait, son frère n'est plus là ! qu'osera-t-elle en présence d'Almaric ? Restons. Avant qu'elle ait trouvé quelqu'un pour recevoir ses ordres barbares, j'aurai fui de cette maison.

LUDERS, introduisant les paysans.

Entrez, entrez. Allons, voyons, répétons nous affaire. (A deux paysannes qui tiennent une grande corbeille remplie de fleurs et de feuillages.) Un moment, un moment, vous n'êtes. Laissez c'te corbeille là dehors. C' n'est pas encore à présent. (Les deux paysannes reportent la corbeille en dehors et la cachent contre la porte.) Ecoutez, mes amis, i' nous faut commencer par la fin, parce que c'est l' plus difficile. Allons, houe ! à la danse tout l' monde.

(On danse. A la fin du ballet, on voit entrer Bolmann et sa femme.)

Deux garçons apportent deux fauteuils qu'ils placent sur le devant.)

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, BOLMANN, GERTRUDE, plusieurs Piqueurs du prince, spectateurs de la fête.

BOLMANN.

Ah ! bon, vous répétez, c'est fort bien.

LUDERS, aux danseurs.

Allons, v'là qui va bien ; voyons à présent l' compliment et les bouquets, par où qu' i faudra commencer. (Les villageois vont pour chercher la corbeille.) Arrêtez donc, vous allez, vous allez, et vous n' savez pas encore où c' que s'ront placés ceux qui r'cevront nos bouquets. Attendez que j' m'avise. Oui, le prince doit descendre de là. (Montrant l'escalier au pied duquel il va se placer.) Par ainsi v'là comme il s'avancera. (Il affecte une démarche importante.) Et tout naturellement c'est ici qu'il viendra se placer. (Il se trouve à droite sur le devant ; puis il tire à lui les deux fauteuils.) La princesse sur celui-ci, le prince sur celui-là... Mais faut remplir les fauteuils pour n' pas s' tromper, t'nez, M. Bolmann, mettez-vous là. Bon ! v'là l' prince, entendez-vous ? faut itout la princesse. (Il regarde autour de lui. Gertrude se rapproche pour qu'il la choisisse, mais il la dérange doucement pour aller prendre Elisène.) Eh pardi f la v'là nous ! princesse.

ELISENE, avec trouble, voulant retirer sa main.

Moi ! (Luders l'entraîne et la place sur le fauteuil.)

GERTRUDE, avec humeur.

La belle invention qu'a trouvée là Luders !

LUDERS.

Morguienne ! je l' donne au plus fin connaisseur pour trouver mieux. (*Aux danseurs.*) Allons , y êtes-vous ?

(*Elisène exprime du trouble et de l'embarras. Les danseurs et danseuses apportent en cadence la corbeille qu'ils déposent devant Elisène et Bolmann ; ils y prennent ensuite les fleurs dont elle est ornée, de sorte qu'il n'y reste plus que les feuillages. Alors chacun vient alternativement offrir son bouquet à Elisène, qui paraît flattée de ces hommages et les reçoit avec grâce et majesté.*)

LUDERS.

Mais voyez donc , quand elle aurait été princesse toute sa vie !
GERTRUDE , à Bolmann , qui a quitté son fauteuil pour admirer Elisène.

T'as bien fait d'ôter d'là , notre homme , tu n' brillais pas à côté d'elle.

LUDERS , à ceux qui l'entourent.

C'est l' compliment à présent. A la princesse d'abord ; je vous l'rai signe quand faudra dire tous ensemble. (*Il chante.*)

Princesse en acceptant nos fleurs ,
Montrez quenqu' amitié pour elles ;
J' voulions vous présenter vos sœurs ,
Et j'avons choisi les plus belles ;
Pourtant en voyant nos bouquets
Et vous , princesse si jolie ,
J' disions : que sont nos fleurs auprès
de la rose de Bulgarie.

(*Tout le monde répète les deux derniers vers. Pendant la ritournelle, un enfant vêtu en amour sort du milieu des feuillages qui remplissent la corbeille. Il tient une couronne de roses qu'il présente à Elisène. Elle reçoit la couronne des mains de l'enfant. Tous les villageois s'inclinent respectueusement devant elle ; et c'est en ce moment que le prince , Olfride et les officiers de la suite paraissent sur les degrés de l'escalier , où ils restent immobiles.*)

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS , sur le devant , ALMARIC , OLFRIDE ,
Officiers , sur l'escalier.

(*Almaric contemple en souriant le tableau qui s'offre à lui.*)

OLFRIDE , sur l'escalier.

Ciel ! que vois-je ?

ELISENE , effrayée , laissant tomber ses bouquets et sa couronne.

Le prince !

LUDERS , BOLMANN , GERTRUDE.

Le Prince ! (*Tous les villageois se rangent sur la droite.*)

OLFRIDE , à part.

Ciel ! que vois-je ! C'est elle ! Les traîtres l'ont-ils épargnée pour me perdre ! (*Aux villageois d'un air troublé.*) Que signifie...

ALMARIC , avec bonté.

Mes amis , vous allez nous expliquer sans doute l'objet de votre fête ?

BOLMANN.

Pardon , seigneur , v'là c' que c'est : la fête était pour vous et pour madame la princesse ; mais j' voulions la répéter , et à celle fin de mieux nous entendre , c'te fille qu' vous voyez faisait la princesse , à la place de madame , et c'était moi qu'étais l' prince à la vôtre , seigneur.

OLFRIDE , à part.

Je respire ! elle n'est pas connue.

ALMARIC.

Mes bons amis , ces marques de votre affection me touchent , et je vous promets de m'en souvenir. (*Almaric montrant Elisène.*) Mais voyez donc , ma chère Elisène...

ELISENE , à part , avec chagrin.

Sa chère Elisène !

ALMARIC.

Pouvait-on mieux choisir ? c'est qu'elle s'acquittait de son rôle de princesse avec une grâce...

LUDERS , se récriant étourdiment.

Oh ! ça , c'est vrai , ça li allait...

BOLMANN , bas à Luders.

Veux-tu bien te taire ! est-c'qu'on parle comme ça d'avant l' prince donc ?

(*Almaric jette en riant un coup d'œil sur Luders qui demeure tout honteux ; puis il s'approche d'Elisène et la regarde attentivement.*)

OLFRIDE , à part.

Que je souffre !

ALMARIC , prenant la main d'Elisène.

Mais , je ne me trompe point ? c'est vous , ma belle enfant , qui , lorsque j'arrivai , paraissiez si empressée de sortir ?

ELISENE , vivement émue.

Quoi ! seigneur , vous pouvez reconnaître... (*Contraignant son émotion.*) Ah ! prince , vous me pardonnez , sans doute , une faute involontaire , j'en rougis encore ; mais le souvenir que vous en conservez me flatte au point que je n'oublierai de ma vie l' instant où vous avez daigné m'en parler.

ALMARIC , à Olfride.

Vraiment elle s'exprime... J'en suis dans un étonnement... (*A Elisène.*) Mais , dites-moi , ne voulez-vous pas quelque bien à ces bonnes gens qui vous ont rendu des hommages si désintéressés ?

ELISENE.

Ah ! s'il était en mon pouvoir...

ALMARIC.

Allons, nous vous avons si mal à propos interrompue, qu'il manque à votre rôle le moment le plus intéressant, celui de la distribution des bienfaits. Prenez cette bourse, et achevez ce que vous avez si bien commencé.

OLFRIDE, à part.

Et Oswald qui n'est point ici !

(*Elisène prend la bourse, et la remet à Luders en lui indiquant d'en faire la distribution.*)

ALMARIC, à Elisène.

Et vous ne gardez rien pour vous ?

ELISENE.

Pardonnez-moi, seigneur, leur amitié.

ALMARIC.

Fort bien ! comment donc ; mais c'est qu'elle est encore dans son rôle !

OLFRIDE, à part.

Je suffoque !

ALMARIC, à Elisène.

Au moins vous accepterez cet anneau ; le prix dont il est, peut, quand vous le voudrez, vous procurer....

ELISENE, mettant vivement l'anneau à son doigt.

Seigneur, il ne me quittera jamais.

ALMARIC, se retournant vers Olfride.

Elle est charmante ! N'admirez-vous pas aussi, madame....

OLFRIDE, se contraignant.

Oui.... oui, et je ne puis résister au désir de l'embrasser.

(*Elle s'approche d'Elisène, les bras ouverts et avec un sourire perfide.*)

ELISENE, à part.

O ciel ! et pas la moindre preuve ! N'importe ! osons dire au prince.... (*Elle va pour s'approcher d'Almaric.*)

OLFRIDE, lui saisissant le bras et feignant de l'embrasser.

Si tu parles, ta mort est certaine. (*Se tournant en souriant vers Almaric.*) Elle est charmante !

(*Almaric donne l'ordre du départ ; il salue tout le monde avec bonté et particulièrement Elisène, puis il se retire par la droite avec toute sa cour ; Elisène le suit des yeux, et ne remarque point Olfride qui lui jette encore en sortant un coup d'œil menaçant. La toile se baisse sur ce tableau.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un magnifique jardin du palais d'Almaric. Dans le fond est une terrasse garnie d'une balustrade, avec un escalier dans le milieu. Au-delà de la terrasse le jardin et le palais à perte de vue. Sur le devant, du côté du spectateur, sont de grands arbres qui jettent un épais ombrage. Sur l'un des côtés est un trône sous une riche draperie jetée sur les arbres.

SCÈNE PREMIÈRE.

OSWALD, des Gardes.

OSWALD.

Allez joindre vos compagnons, partagez-vous toutes les routes qui traversent la forêt d'Hermanstad, parcourez tous les villages; je prends sur moi de doubler la récompense promise, si vous pouvez nous ramener cette fille. *(Les Gardes sortent.)*

SCÈNE II.

OSWALD, KARLL.

OSWALD, à Karll qui entre.

Eh bien ! Karll, tu n'as pu rejoindre cet homme mystérieux ?

KARLL.

Seigneur, je l'ai vainement suivi, il a disparu dans la foule; mais en quoi cet homme peut-il vous inquiéter !

OSWALD.

Tout m'inquiète, n'as-tu pas remarqué comme, en se couvrant le visage de son manteau, il s'est approché d'Olfride et l'a considérée avec une attention qui m'a fait frémir ? La connaîtrait-il ? ou plutôt connaîtrait-il la princesse ?

KARLL.

Quelle apparence ? cet homme a fait comme tout le monde, il a voulu voir de près celle sur qui tous les yeux étaient fixés en ce moment. Voilà tout, vous êtes aussi trop prompt à vous alarmer.

OSWALD.

Et la princesse que ces traîtres Valaques ont épargnée, qui vient encore de nous échapper, ne dois-je pas non plus m'en alarmer ? tu sais que nos gens ne l'ont plus trouvée dans cette auberge ? Où sera-t-elle allée !

KARLL.

Elle ne viendra certainement point ici réclamer ses droits. Quelque route qu'elle ait prise, dénué de ressources, pourra-t-elle longtemps braver la fatigue, la faim et surtout le fer et les insultes des brigands qui infestent la forêt d'Hermanstad ? je ne sais comment elle a pu échapper à vos deux Valaques; mais on n'a pas deux fois un pareil bonheur. Allez, je suis persuadé que vous n'entendrez plus parler d'elle.

OSWALD.

Les réflexions me rassurent ; cependant...
*(Il réfléchit. Tandis qu'il rêve, on voit paraître sur la terrasse
 Elisène et Luders. Elisène exprime son effroi à la vue d'Oswald
 et se hâte de passer dans la coulisse opposée.)*

Non, je ne serai tranquille que quand on l'aura retrouvée ; nous
 venons d'envoyer à sa poursuite, de l'aveu même du prince.

KARLL.

De l'aveu du prince !

OSWALD.

Il nous était nécessaire, tu penses bien que, trompé sur nos mo-
 tifs, Almaric nous l'a donné sans peine. Mais j'oublie que voici
 l'heure de la fête qu'on doit exécuter dans cette partie du jardin.
 Je vais avertir Almaric qu'on n'attend plus, pour commencer,
 que sa présence et celle de son épouse. *(Il va pour sortir et re-
 vient.)* Si tu revoyais cet homme de tantôt, aherde-le, et tâche
 de savoir ce qu'il est, ce qu'il veut, d'où il vient.

KARLL.

Oui, seigneur. *(Oswald sort.)*

SCENE III.

KARLL, seul d'abord, ensuite BOLESLAS.

KARLL.

Ma foi, au prix de pareilles inquiétudes, je ne voudrais pas
 même être duc de Transylvanie. *(Regardant vers la coulisse.)*
 Bon, j'aperçois, je crois, cet inconnu dont l'aspect trouble tant
 mon maître. Observons-le. *(Boleslas entre en se cachant le vi-
 sage de son manteau.)*

BOLESLAS, à lui-même.

Voilà Karll, après ce que j'ai vu, dois-je me montrer à lui ?

KARLL, l'examinant.

Ciel ! ne me trompé-je pas ? *(Il s'approche de Boleslas, qui
 se découvre et le regarde avec fierté.)* Que vois-je ? c'est Boleslas,
 l'ambassadeur des Bulgares !

BOLESLAS.

Karll, quelle est cette femme que tout le peuple proclamait
 tantôt à son arrivée l'épouse d'Almaric.

KARLL, avec trouble.

Seigneur... cette femme... effectivement...

BOLESLAS.

N'est point la princesse de Bulgarie.

KARLL, après avoir regardé autour de lui.

Non, seigneur.

BOLESLAS.

Et cependant je l'ai entendu nommer Elisène ; explique-moi le
 mystère de l'injure qu'Almaric fait à la princesse et à son père.

KARLL.

Almaric est innocent. Charmé de son épouse, il la croit Elisène.

BOESLAS, avec sévérité.

Confident d'Oswald, en ce cas ton maître est un vil scélérat. (Karl regarde encore avec inquiétude autour de lui. Boeslas lui saisissant le bras.) Tu cherches à m'échapper. Demeure, je t'ordonne de me dévoiler à l'instant cette trame odieuse.

KARLL, tranquillement.

Seigneur, vous vous méprenez sur le motif de mon inquiétude, c'est vous, et non pas moi qu'elle a pour objet. Je n'ai qu'un mot à dire, un signal à faire, et vous êtes perdu.

BOESLAS.

Almaric refuserait-il de m'entendre.

KARLL.

Non, si vous parvenez jusqu'à lui; mais vous n'en auriez plus déjà la possibilité si je l'avais voulu. Ecoutez, seigneur, votre rencontre est un coup du ciel qui me ramène à la vertu. Je sais qu'en vous servant je m'expose aux effets les plus terribles de la vengeance d'Oswald. Eh bien ! ordonnez, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous faire parler au prince. M'accordez-vous votre confiance ?

BOESLAS le regarde un instant sans parler, puis lui prenant la main.

Je te l'accorde.

KARLL, avec attendrissement.

Je la mériterai, seigneur.

BOESLAS.

Dis-moi donc promptement ce qu'est devenue la princesse ?

KARLL.

Elle a eu le bonheur d'échapper aux assassins.

BOESLAS.

Elle respire encore !

KARLL.

Oui, seigneur; mais vous, par quel miracle... Il me semble vous voir encore précipiter dans les flots ainsi que ces deux dames...

BOESLAS.

Hélas ! on ne put les sauver, tandis que moi, par une faveur particulière de la Providence... Mais achève, où la princesse a-t-elle porté ses pas ?

KARLL.

On l'ignore; elle est fugitive, et l'on vient d'envoyer à sa poursuite.

BOESLAS.

Grand Dieu ! mais quelle est donc celle qui ose ici tenir sa place ?

KARLL.

Seigneur, ce lieu n'est point propre aux explications que vous attendez de moi. Le prince va venir ici même avec toute sa cour. Je profiterai du moment de la fête pour vous instruire de tout, vous n'avez pas de temps à perdre, car tous est préparé pour confirmer demain, au temple, l'hymen d'Almaric.

BOESLAS.

Eh bien! pourrais-tu, pendant la fête, remettre secrètement un billet au prince?

KARLL.

Oui, seigneur; mais si vous m'en croyez, par prudence ne vous y nommez pas. (*On entend le prélude de la fête.*)

BOESLAS.

C'est la fête, sans doute. Allons, Karll, viens me développer tout le tissu de cet affreux complot. (*A lui-même en sortant.*) O ciel! veille sur les jours de la malheureuse Elisène! qu'elle puisse recueillir le fruit que j'attends du zèle qui m'enflamme pour son service! (*Ils sortent tous deux par la gauche.*)

SCÈNE IV.

ALMARIC, OLFRIDE, OSWALD, Gardes.

ALMARIC.

Oswald, as-tu, d'après les ordres de la duchesse, envoyé sur les traces de cette jeune fille?

OSWALD.

Oui, seigneur, plusieurs de vos gens viennent de partir pour la chercher.

OLFRIDE.

Il me paraît, seigneur, que la jolie servante de l'auberge du Point du Jour vous occupe beaucoup, et je crois que, si nous avons le bonheur de la retrouver, il sera de ma prudence de ne point l'offrir trop souvent à vos regards.

ALMARIC, *souriant.*

Ah! ma chère Elisène est trop juste pour me faire un crime de savoir distinguer le mérite, quelque part qu'il se trouve; cette fille intéressante m'a paru si déplacée dans le vil emploi qu'elle exerce...

OLFRIDE, *avec contrainte.*

Si déplacée!

ALMARIC.

N'en avez-vous pas jugé de même? et ne sommes-nous pas convenus ensemble de réparer à son égard l'injustice du sort?

OLFRIDE.

Ensemble! c'est-à-dire que moi seule sans qu'il soit nécessaire que vous y preniez part... (*Oswald lui jette un coup d'œil qui l'empêche d'achever.*)

ALMARIC, *à part, d'un air mécontent.*

Serait-elle jalouse?

OLFRIDE, *à Almaric.*

Allons, cher prince, ceci n'est qu'un badinage, soyez convaincu que je désire autant que vous qu'on puisse retrouver cette fille. Mais continuons de nous occuper des fêtes que votre galanterie m'a fait préparer. Oswald, c'est ici, je crois...

OSWALD.

Oui, madame, j'attendais les ordres du prince.

ALMARIC.

Fais commencer, Oswald.

SCÈNE V.

ALMARIC, OLFRIDE, OSWALD, Danseurs et Danseuses,
Officiers, Gardes.

(Oswald fait entrer le monde de la fête, tandis qu'Almaric et
Olfride vont s'asseoir sur le trône.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, KARLL.

(Karll rentre pendant le ballet général. La danse finit.)

OLFRIDE, se levant, aux danseurs.

Mes amis, l'aspect de votre allégresse nous a vivement intéressés, allez dans les bosquets qui sont au bout de cette allée, vous y trouverez des tables servies et divers jeux auxquels je vous invite à vous livrer.

(Karll s'approche mystérieusement d'Almaric et lui glisse un billet, tandis qu'Olfride et Oswald sont encore occupés des danseurs.)

ALMARIC, à part, lisant la suscription du billet.

A moi seul ! S'apercevant qu'Olfride se rapproche de lui, il se tourne promptement de son côté et lui dit : Nous rentrons au palais. (Il lui donne la main et tout le monde sort après eux.)

SCÈNE VII.

ELISENE, LUDERS.

(Elisène en entrant s'arrête dans le fond pour suivre des yeux la cour qui s'éloigne.)

LUDERS, à part.

Mam'selle Bonne a une furieuse envie d'voir le prince toujours ! Ah ! c'te fille-là... C'n'est pas pour toi, Luders !

ELISENE.

Ciel, favorise ma témérité ! Si je pouvais trouver Almaric seul un instant !

LUDERS.

J'entends, pour lui parler sans doute de c'te personne qu'vous m'avez dit qui vous veut du mal ; morguenne, ça s'rait ben fait ! Mais, patience, v'là qu' mon oncle vous a r'çue pour travailler au jardin. L' prince s'y promènera queuquefois. I' m' semble le voir s'arrêter auprès d'vous, et vous dire comm' ça : « Eh ben, qu'est-ce, ma belle enfant ? vous v'là ici ? en vérité ça m' réjouit d' vous voir des nôtres ? » Sur ça vous répondez : « Seigneur... » I' vous écouterà, j'en suis sûr.

ELISENE.

Ah ! que je serais heureuse si la supposition pouvait promptement se réaliser !

LUDERS, à part.

Est-ce qu'all's'rait amoureuse du prince dont? (A Elisène.)
Tenez, mam'selle Bonne, je n'sais pas, mais... d'puis que l'prince
vous a parlé dans c't'auberge... hum ! j' pense, moi...

ELISENE.

Que penses-tu?

LUDERS.

J' pense, mam'selle, que j' fais mal d' vous aimer, et que l'prince
m' fait grand tort. Faut qu' j' aie ben du guignon toujours !

ELISENE.

Mon ami, si le ciel me secondait, tu serais loin d'être à plain-
dre. Crois que jamais homme de ton état n'aurait été aussi heureux
que tu le serais alors.

LUDERS.

J' vous épous'rais donc en ce cas?

ELISENE.

Non, Luders; mais je te comblerais de tant de bienfaits, qu'il
te serait facile de choisir une épouse parmi les plus riches et les
plus aimables filles d'Hermanstad.

LUDERS.

Eh ! eh ! c'te facilité-là m' s'rait ben agréable, si je n'vous aimais
pas c'pendant.

ELISENE, avec dignité.

Luders, ne vous ai-je pas prié de ne plus me parler de votre
amour? il m'offense.

LUDERS.

Ah ! par exemple, vous n' me prouv'rez pas qu' c'est offenser
quequ'un, que d' l'i dire qu' on l'aime de tout son cœur?

ELISENE.

Un mot te le prouvera : je suis mariée.

LUDERS.

Allons donc ! où c' qu'il est vout' mari.

ELISENE.

Dans ce palais.

LUDERS, étonné.

Dans c' palais !

ELISENE.

Ecoute, Luders : Ton honnêteté, la considération dont je t'ai
vu jouir dans le village que tu habites, déterminent ma confiance.
Tu vas juger si je puis t'entendre parler de ton amour. Cette femme
que tu viens de voir assise à côté d'Almaric, n'est point son épouse,
n'est point la princesse de Bulgarie, c'est la sœur de l'infâme Os-
wald, et le prince est trompé.

LUDERS.

Oh ciel ! et la véritable princesse ?

ELISENE.

On a voulu l'assassiner dans les ruines du château de la forêt
d'Hermanstad.

LUDERS.

Eh ! mon dieu ! c'te princesse... S'rait-il possible ? Mais c'est vous qu' j'avons trouvé dans ces ruines ! vous seriez...

ELISENE.

Oui, je suis la princesse de Bulgarie.

LUDERS, *stupefait.*

Vous ! attendez, attendez que j' respire... quoi ? vous êtes ;... en effet, vout' air, vout' grâce ; et j'avons eu l'audace...

ELISENE.

Bon Luders, je ne me souviens que de la bonté de ton cœur, et des services que tu m'as rendus.

LUDERS.

Ah ! madame, s'il faut vous en rendre encore, s'il faut...

(*Il s'essuie les yeux et paraît suffoqué.*)

ELISENE.

Appaise-toi.

LUDERS.

C' n'est rien, c' n'est rien ; c'est, qu' voyez-vous d' m'être abusé d' la sorte... On a un cœur aussi... Écoutez donc, ça n' peut pas s' passer tout d' suite ça. Mais pardon, v'là qu'est fini... (*Il achève de s'essuyer les yeux.*) N' y aura plus dans l' cœur du pauvre Luders qu' respect, vénération... (*Il va pour se prosterner.*)

ELISENE, *l'en empêchant vivement.*

Que fais-tu ? si l'on nous observait ! songe donc aux habits qui me couvrent.

LUDERS.

Pardon, je n' les voyais plus. Mais parlez, madame, que prétendez-vous faire ?

ELISENE.

Chercher l'occasion d'entretenir Almaric seul, lui déclarer toute la vérité, au risque de passer à ses yeux pour une malheureuse dont la raison est égarée. Cependant ma déclaration peut lui paraître d'une assez haute importance pour mériter sa plus sérieuse attention, voilà mon espoir ; mais, avant que l'occasion d'entretenir Almaric se présente, j'en frémis ! Oswald, son indigne sœur, Karl, leur confident, auront pu me reconnaître et me sacrifier à leur sûreté. Ecoute, Luders, mes ennemis ne te connaissent point ; si tu me voyais retomber en leur pouvoir, aurais-tu le courage de t'approcher du prince et de lui dire à voix basse ce que tu viens d'apprendre ?

LUDERS.

Si je n' peux approcher assez du prince pour li parler à voix basse, il m'entendra li crier d' loin.

ELISENE, *regardant vers le fond.*

Ciel ! Almaric !

LUDERS.

O bonheur ! Allons, madame, du courage, faut li parler.

SCENE VIII.

ALMARIC, ELISENE, LUDERS, Gardes, ensuite
OLFRIDE et Dames de sa suite.

(*Almaric paraît dans le fond, lisant un billet, tandis qu'Elisène et Luders regardent à droite et à gauche si personne ne survient.*)

ALMARIC, à lui-même.

Un rendez-vous demandé par un inconnu ! dans ce jardin... un secret important qu'on ne peut communiquer qu'à moi ! Dois-je venir à ce rendez-vous ? (*Regardant le billet.*) Mon sort en dépend, dit-on, et celui d'une infortunée. (*Apercevant Elisène.*) Que vois-je ? vous ici, aimable personne ? quand j'ai vainement envoyé vous chercher dans l'auberge où je vous ai vu ce matin ?

ELISENE, avec la plus vive émotion.

Quoi ! seigneur, vous avez daigné... mais je ne dois point perdre un si précieux moment. Prince, je viens vous demander justice, on m'a fait, on a fait à vous-même, le plus sanglant outrage.

ALMARIC.

Qu'entends-je ? parlez.

ELISENE.

Apprenez, seigneur... (*Apercevant Olfride qui paraît dans le fond.*) Ciel ! je me meurs ! (*Elle chancelle.*)

LUDERS, accourant pour la soutenir.

Là ! tout est perdu !

ALMARIC.

Qu'on se hâte de secourir cette infortunée.

(*Les dames de la suite d'Olfride, aidée de quelques officiers emportent Elisène. Luders les suit avec des démonstrations de désespoir.*)

SCENE IX.

ALMARIC, OLFRIDE, Gardes.

OLFRIDE, d'un air effrayé.

Cette fille ici, seigneur, et dans cet état ?

ALMARIC, à part.

Je ne puis concevoir....

OLFRIDE.

Vous a-t-elle dit quel sujet l'attirait en ces lieux ?

ALMARIC.

Elle me demandait justice d'un outrage, son trouble était extrême, elle allait s'expliquer lorsque ce trouble s'évanouit subitement... Ah ! de grâce, madame, allez présider vous-même aux soins qu'il importe de lui prodiguer à l'instant.

OLFRIDE, à part.

Je vois qu'elle n'a point parlé. (*Haut.*) Oui, seigneur, je vais veiller sur les jours d'une personne qui nous intéresse tant l'un et l'autre. (*A part.*) Elle ne peut plus nous échapper. (*Elle sort par la droite.*)

La Forêt d'Hermanstad.

SCENE X.

ALMARIC, Gardes, dans le fond.

ALMARIC.

L'aimable personne !... Mais quel secret avait-elle à me communiquer ?... D'un autre côté, cet inconnu qui m'écrit... Allons, tandis que je suis libre, continuons de parcourir ces jardins où je dois le rencontrer. (*A ces gardes.*) Suivez-moi. (*Il sort par la gauche ; ses gardes le suivent.*)

SCENE XI.

LUDERS, rentrant par la droite.

Faut que j' parle au prince, justement je l' vois encore.... (*Il va pour sortir par la gauche, mais les derniers gardes qui ne sont pas encore sortis lui barrent le passage.*) J'voulons parler au prince, moi, c'est pour affaire d'état ; laissez-moi passer. (*Il veut forcer le passage. On le repousse, on le menace, et les gardes achèvent de sortir.*) Là ; m'v'la ben avancé à présent ! ô mon Dieu ! c'te malheureuse princesse, ils vont la tuer, j'en suis sûr ! Ah ! jarni ! c'est égal, j'vas crier par tout l'château : Sauvez la princesse de Bulgarie, elle est dans les mains d'ceux-là qui voulons sa mort !

SCENE XII.

BOESLAS, LUDERS.

BOESLAS, saisissant brusquement le bras de Luders.
De qui parles-tu ?

LUDERS, effrayé.

J'parle.... j'parle.... je n'sais pas si j' dois vous l'dire à vous.

BOESLAS.

Dans quelles alarmes tu me jettes ! de grâce, explique-toi, mon ami, aurait-on retrouvé la malheureuse Elisène ?

LUDERS.

Ah ! j' vois qu'vous êtes des nôtres, mon brave seigneur : oui, oui, elle est retrouvée, elle est ici.

BOESLAS.

Elle est ici ?

LUDERS.

Mais vaudrait mieux pour elle qu'all' fut perdue dans les bois ; car, tout-à-l'heure, c'te méchante princesse qui n'est pas la princesse, vient de l'emmener au château.

BOESLAS.

Grand Dieu ! Comment le sais-tu ?

LUDERS.

Pardi, pisque j'lai vue qu'alle avait perdu connaissance et qu'il a fallu l'emporter.

BOESLAS.

Tu la connais dono ?

LUDERS.

Tiens, si j'la connais ! c'est moi qui l'ai amonée ici, c'te chère princesse !

LUDERS.

Toi ?

LUDERS.

Oui, moi, garçon d'auberge où c'qu'alle était servante, alle a voulu v'nir : je n'savions pas qu'c'était une Princesse, moi, et la v'là.... O ciel ! c'est fait d'elle, si vous n'maidez pas à parler au prince tout d'suite.

BOESLAS, à lui-même.

Elle est ici ! Karll m'aurait-il trompé ? Allons, plus de ménagement, cherchons Almaric, parlons-lui, s'il le faut, devant toute sa cour. (*Il va pour sortir.*)

LUDERS, à part.

V'là un brave homme !

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, KARLL.

KARLL, entrant précipitamment.

Je vous cherche, seigneur. La princesse est ici. J'ignore par quelle fatalité elle est en ce moment dans l'appartement d'Olfride ; mais, rassurez-vous, c'est moi qu'on vient de charger de sa garde, et je vous réponds d'elle.

BOESLAS, lui prenant la main.

Bien, mon ami.

LUDERS, vivement à Karll.

J'vous embrasserais volontiers, vous !

BOESLAS.

Olfride n'est point auprès d'elle ?

KARLL.

Non. Je l'ai vue appeler Oswald, et ils sont allés se concerter ensemble dans l'endroit le plus reculé du parc.

BOESLAS.

Tu as remis mon billet au prince ?

KARLL.

Oui, seigneur ; je suis sûr qu'il va, selon votre desir, vous faciliter l'occasion de l'aborder sans témoins. Ah ! pourquoi n'avez-vous pas quelque preuve à lui donner sur-le-champ ?

BOESLAS.

Peut-être... (*Il réfléchit.*)

LUDERS, à part.

Ah ! diable ! ce seigneur-là est donc ben d'ses amis ?

BOESLAS, à Luders.

Tu m'as dit que dans cette auberge, le prince lui a parlé avec bonté ?

LUDERS.

Oh ! ça, c'est vrai ; et, tout en lui parlant, il l'a regardait avec des yeux....

BOESLAS, à lui-même.

Ainsi, ses traits sont connus d'Almaric ; s'il voyait... (*À Karll.*) Pourrais-tu me dire si l'on a remis au prince un médaillon qu'on m'a dérobé, et sur lequel est tracé, en diamans, le chiffre d'Elisène ?

KARLL.

Oui, seigneur, je suis certain que le prince l'a sur lui.

BOESLAS, avec joie:

Tant mieux ! ce médaillon renferme la seule preuve que je puisse fournir à l'instant ; mais elle est bien forte.

KARLL.

Vous me comblez de joie !

BOESLAS.

Je rends grâce au ciel de la vie qu'il m'a conservée ? sans moi, cette preuve serait perdue pour Elisène ; car elle ignore qu'elle peut en disposer. Ce médaillon avait été fait pour son père, et elle croit qu'il est resté dans ses mains. Mon cher Karll, retourne auprès d'elle, dis-lui qu'au moment du départ, son père m'avait remis ce médaillon pour lui procurer le plaisir d'en faire don à son époux, et qu'il m'avait prescrit d'attendre notre arrivée à Hermanstad pour en parler à sa fille. Va, Karll, elle en connaît le secret.

KARLL.

J'y cours, seigneur. (*Il va pour sortir et s'arrête.*) Bon ! le prince vient par cette allée.

BOESLAS.

Le prince !

KARLL.

Il s'arrête et parle à ses gardes. Profitez de ce moment, seigneur, tandis que je vais prévenir Elisène. Si je ne suis pas trop observé, je pourrai peut-être vous l'amener ici, avant que vous ayez fini d'entretenir le prince. Je voudrais même.... Je sais où l'on a déposé les effets précieux et les vêtemens dont on l'a dépouillée ? je puis....

BOESLAS.

Je me repose sur ton zèle ; va promptement. Voici le prince.

(*Karll sort.*)

LUDERS, à part.

Pendant c'temps-là, allons nous mettre en observation auprès du château. On n'sait pas, quelquefois.

SCENE XIV.

BOESLAS, ALMARIC, Gardes.

BOESLAS, à Almaric.

Seigneur, puis-je obtenir de vous un moment d'entretien ?

ALMARIC.

Est-ce vous qui m'avez écrit ?

BOESLAS.

Oui, seigneur.

ALMARIC, à l'officier des gardes.

Tenez ma garde à quelque distance, et qu'on ne laisse approcher personne sans mon ordre.

(*L'officier fait retirer les gardes dans la coulisse à droite et à gauche, et Almaric s'approche de Boeslas.*)

BOESLAS.

Seigneur, je viens vous dénoncer un crime affreux dont se sont rendues coupables des personnes qui vous touchent de près et que vous chérissez peut-être.

ALMARIC.

Si vous avez des preuves, parlez; sinon je n'écoute rien.

BOESLAS.

Quant aux preuves sans réplique, il faudra les aller chercher bien loin, si les aveux des coupables ne nous en dispensent; mais il m'en reste une assez forte pour vous donner le plus vif désir d'employer tous vos soins et tout votre pouvoir à vous procurer les autres. C'est dans cette confiance que je viens m'exposer à tout ce que vous trouverez convenable d'ordonner de moi.

ALMARIC.

Eh bien! je vous écoute.

BOESLAS.

Vous voyez devant vous, seigneur, l'ambassadeur du roi des Bulgares, ce Boleslas qui accompagnait votre épouse, et qui, dans la Moravie, tomba sous le fer des brigands.

ALMARIC.

Vous, Boleslas!

BOESLAS.

Oui, prince; mais à cet égard, ma parole est mon seul titre de créance, on m'a dérobé tous les autres.

ALMARIC, *avec une noble confiance.*

Continuez, seigneur.

BOESLAS.

Je fus secouru par des villageois qui de loin m'avaient vu tomber dans les flots; peu de jours ont suffi pour guérir mes blessures, alors je poursuivis ma route vers vos états. J'arrive et j'apprends par les acclamations qui retentissent autour de ce palais, que la princesse votre épouse vient d'y arriver aussi. Je perce la foule pour m'approcher de la fille de mon maître; mais jugez de mon étonnement! je vois celle que j'entends appeler votre épouse, et je ne reconnais point la fille du roi des Bulgares.

ALMARIC.

Que dites-vous?

BOESLAS.

Oserai-je vous l'avouer, prince? à cet aspect, mon premier soupçon vous accusa. Pardonnez, cet inconcevable mystère devait bouleverser toutes mes idées. Karll me reconnaît; il se trouble à ma vue; le remords agit sur son âme, et c'est de lui que j'obtiens les premières lumières sur un complot abominable, dont je vois que vous êtes la victime et non point le complice. Enfin, seigneur, au lieu de la charmante Elisène, princesse de Bulgarie, c'est la sœur d'Oswald, la perfide Olfride qui ose se parer du titre de votre épouse.

ALMARIC.

Qu'entends-je? hâtez-vous de me donner la preuve dont vous me parliez à l'instant.

BOESLAS.

Je désire auparavant que vous puissiez juger, vous-même combien l'imposture diffère de la vérité, quand vous aurez mis en présence Olfride et Elisène.

ALMARIC.

Comment ?

BOLESLAS.

Oui, par un miracle de la Providence, la princesse Elisène, votre véritable épouse, a trompé la rage de ses assassins.

ALMARIC.

Où est-elle ?

BOLESLAS.

Dans ce palais.

ALMARIC.

Eh bien ! qu'elle se montre.

BOLESLAS,

Dans quelques instans, vous serez satisfait ; vous reconnaîtrez une personne qui déjà, m'a-t-on dit, a fixé votre attention.

ALMARIC.

Je l'ai vue ?

BOLESLAS.

Vous lui avez parlé.

ALMARIC.

Je lui ai parlé ! grand dieu ! serait-ce... Non, je ne puis le croire. Boleslas, vos accusations sont terribles, songez que vous allez paraître devant ceux qu'elles attaquent.

BOLESLAS.

C'est ce que je demande, et je vous prie d'observer attentivement, comment eux-mêmes soutiendront ma présence.

ALMARIC.

Je vois justement approcher celle à qui vous refusez le titre de mon épouse. Gardes. (*Aux gardes qui paraissent, montrant Boleslas.*) Veillez sur lui. (*A part, en observant Boleslas.*) Que le calme de son visage jette de trouble dans mon cœur !

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, OLFRIDE, Dames de sa suite, Officiers, Gardes.

OLFRIDE.

Cher prince, je vous cherchais ; je m'informais de vous à tout le monde, lorsqu'on m'a dit que vous étiez ici en conférence avec un inconnu. Vous pardonneriez à l'empressement de vous voir...

ALMARIC.

Madame cet inconnu pourrait ne pas l'être pour vous.) Regardez. (*Olfride regarde Boleslas avec inquiétude.*)

BOLESLAS.

Vous cherchez vainement à me reconnaître, madame ; vous n'avez jamais pu voir Boleslas.

OLFRIDE, avec un mouvement de terreur.

Boleslas ! vous !

BOLESLAS.

Oui, madame.

ALMARIC, à part, regardant Olfride.

O ciel ! cette terreur qu'à ce nom seul... (*A ses Gardes.*) Qu'on cherche Oswald,

OLFRIDE, à part.

Boleslas ne peut avoir de preuves ; si je puis prévenir Oswald...
Mais le voici !

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, OSWALD.

OSWALD, entrant et jetant les yeux sur Boleslas.

Ciel !

OLFRIDE, l'interrompant vivement.

Oswald, tu reconnais cet homme sans doute ; eh bien ! apprends,
qu'il ose se dire Boleslas !

ALMARIC.

Oswald se trouble aussi !

OSWALD.

Seigneur, je n'ai point été maître d'un premier mouvement. Voici
la vérité : oui, j'ai reconnu cet homme ; mais ce n'est point Bo-
leslas ; vous frémirez comme moi, quand vous saurez que je
l'ai vu parmi les brigands qui, dans la Moldavie, nous ont privés
du respectable Boleslas, et des compagnes chéries de la princesse.
Ah ! seigneur, hâtez-vous de le faire arrêter, sa présence ici m'an-
nonce plus d'un complot qui pour vous me glace d'épouvante...

OLFRIDE.

Oui, prince, cet homme est un infâme imposteur.

ALMARIC, à Boleslas.

Eh bien ! vous vous taisez ?

BOLESLAS, tranquillement.

J'attends un autre témoin.

OSWALD.

Où donc est-il ce témoin ?

SCENE XVII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, ELISENE, dans la plus grande parure

KARLL et LUDERS, paraissant dans le fond sur la terrasse.

BOLESLAS, montrant Elisène.

Le voici.

ELISENE, descendant de la terrasse, à Boleslas.

Ah ! mon cher Boleslas !

ALMARIC.

Que vois-je ? vous, madame ! vous que j'ai vue...

BOLESLAS.

C'est votre épouse, seigneur, la princesse de Bulgarie.
(Mouvement général de surprise, de joie et d'admiration.)

OLFRIDE, reprenant son audace.

Prince, le voilà sans doute ce complot dont vous parlait Oswald.

ALMARIC.

Mais, Karll....

OLFRIDE.

Karll est un traître qu'ils ont gagné, et vous n'ordonnez pas
encore qu'on les arrête ?

BOESLAS.

Madame, votre triomphe serait bien plus beau, si vous commençiez par nous convaincre de l'imposture. Cela doit être facile à la véritable princesse de Bulgarie; la vue seule de son portrait....

OLFRIDE.

Mon portrait? il fut envoyé de Bulgarie, et le prince peut vous montrer....

BOESLAS.

Oui, votre portrait, madame, nous le savons; mais auriez-vous oublié qu'en remettant à votre époux le médaillon qui porte le chiffre d'Elisène, vous lui faisiez en même temps le don précieux d'un portrait beaucoup plus ressemblant à la princesse?

OLFRIDE.

Que veut-on dire?

BOESLAS, à *Olfride*.

Allons, madame, indiquez au prince le secret qui peut l'ouvrir, afin qu'il puisse, même en l'absence du modèle, contempler encore son image. (*Olfride paraît confondue.*)

ELISENE.

Puisque madame hésite, c'est à moi de parler. (*Almaric.*) Seigneur, tant que vous n'en connaîtrez pas le secret, ce médaillon sera dans vos mains le don de la plus coupable perfidie; mais pressez fortement le premier diamant de la lettre E, et vous tiendrez un don de l'amour.

(*Vive inquiétude d'Olfride et d'Oswald. Almaric s'empresse d'ouvrir le médaillon et demeure frappé d'étonnement.*)

ALMARIC.

Grand Dieu! ce sont vos traits, charmante princesse. (*Froidement à Olfride.*) Regardez, madame.

OLFRIDE.

Je suis perdue!

OSWALD.

O rage!

ALMARIC, montrant *Oswald et Olfride*.

Gardez, qu'on arrête cet homme et sa complice. (*On les arrête.*) Qu'ils aillent attendre, dans un obscur cachot, le supplice qu'ils ont mérité.

LUDERS, se précipitant au pied d'Elisene.

Ah! bonne princesse, souffrez....

ELISENE.

Bon Luders. (*Elle lui prend la main, et le montrant au prince.*) Seigneur, sans lui, vous ne m'auriez jamais vue peut-être.

ALMARIC.

Je ne suis donc pas assez riche pour m'acquitter envers lui. (*Almaric.*) Chère épouse, une secrète inspiration du ciel semblait avertir mon cœur du choix qu'il devait faire, entre vous et votre indigne rivale. L'imposture a beau faire, elle peut abuser un instant, mais elle n'aura jamais les charmes de la vérité.